



Odyssée d'un « Malgré-nous » en Union soviétique



Un témoignage de
Paul STUDER

AVANT-PROPOS

Je me souviens d'un refrain admirable que nous chantions à l'école, et dont voici les paroles :

*« Que notre Alsace est belle
Avec ses frais vallons,
L'été mûrit chez elle
Blé, vignes et houblon. »*



(ph. : E. Florence, 18-04-09)

Paul Studer

Un étranger pourrait nous traiter de chauvins, n'empêche que c'est une réalité. L'Alsace est un beau pays et, avec la Lorraine, un pays riche par l'abondance des produits tirés de son sol. Son histoire est particulière. De par ses frontières avec la France, l'Allemagne et la Suisse, à travers les âges ce territoire a été convoité par les uns et par les autres. Province française depuis Louis XIV, elle s'était vue annexée par les Allemands pendant une période de 47 années, de 1871 à 1918. Sa culture est plutôt germanique, mais le cœur est français. Sur l'île de la Réunion, à la base d'un monument, on peut lire l'inscription suivante : « Deux fois Français ».

On pourrait en dire autant des citoyens de notre province.

Une fois de plus, durant les années 1939 à 1945, notre région a été durement malmenée sous l'annexion allemande. C'est l'année 1943 qui a été ressentie le plus durement, par le décret forçant nos jeunes à être incorporés dans l'armée allemande. Face aux mesures de répression du régime hitlérien, les réactions ont été de différentes natures. Une petite minorité a pu fuir et passer la frontière vers la France ou la Suisse, d'autres encore ont résisté ouvertement et ont été incarcérés. La plupart l'ont payé de leur vie. La grande majorité, pour éviter des représailles sur leur famille, ont revêtu l'uniforme avec l'espoir et la détermination de déserteur, la première occasion venue. C'est de ces derniers que le présent récit vous parle.

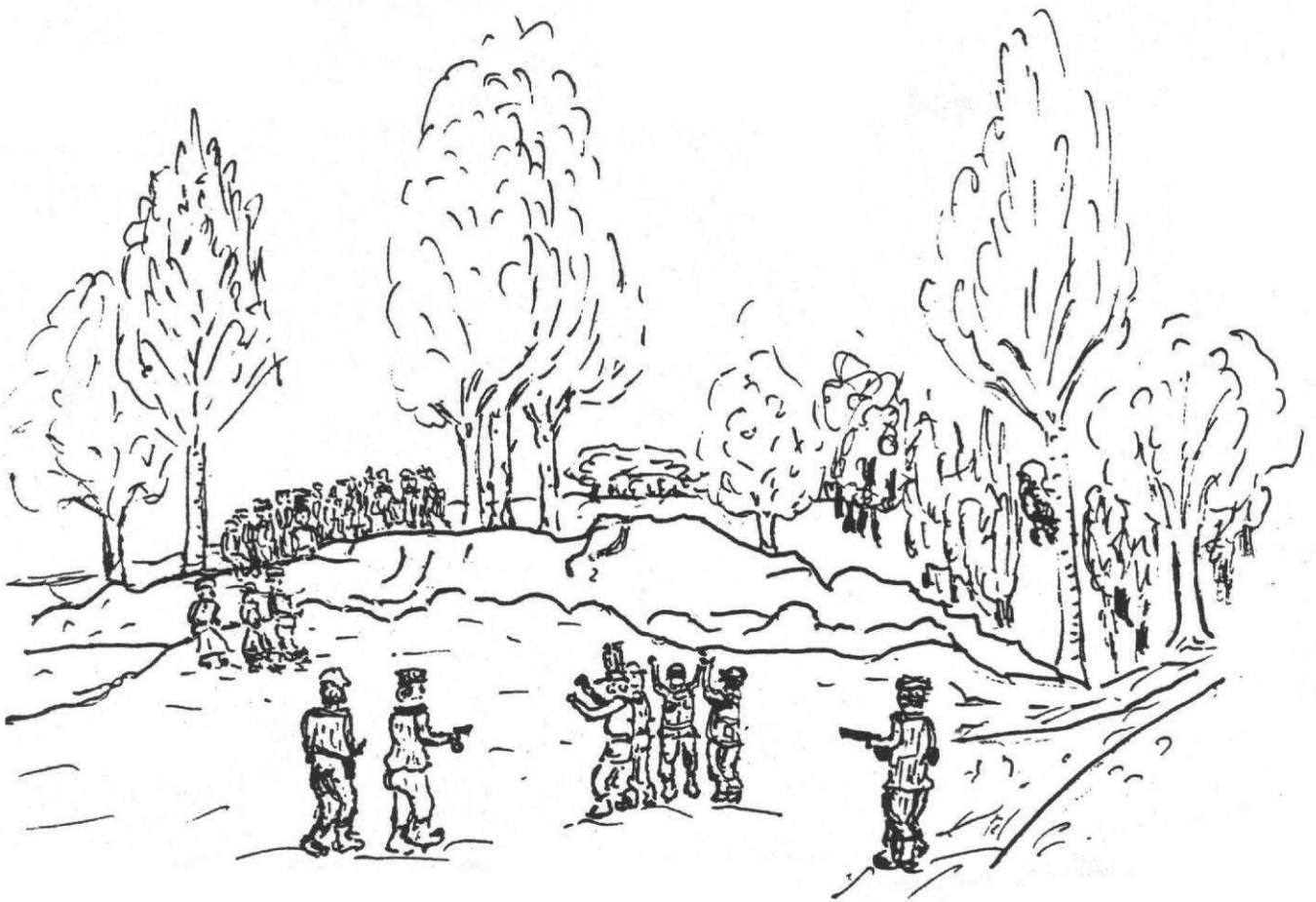
Obscurs héros, comme ce Joseph qui quitte son poste de sentinelle situé dans les premières lignes de combat, pour rejoindre ses camarades dans un secteur voisin. Après avoir saboté du matériel de guerre, il tente de rejoindre les lignes russes, nos alliés, pour finalement, au bout de trois mois de privations et de souffrances, venir mourir de dysenterie derrière plusieurs rangées de barbelés d'un camp de prisonniers.

Notre récit veut rendre hommage à ces disparus, mais surtout, en toute simplicité et véracité, retracer l'histoire d'une expérience qui, mise entre les mains de nos enfants, petits-enfants et amis, leur apporte des éléments qui peuvent leur être utiles pour la vie présente.

Paul STUDER
Solberg/Munster

MES DEUX ANNEES DE CAPTIVITE

Une belle journée d'automne ce 18 octobre 1943. Nous arrivons devant une petite carrière. La foule qui nous entoure et nous suit, des civils, hommes et femmes, est très excitée. Il y a de quoi ! Ne viennent-ils pas de rencontrer, derrière les lignes de combat russes, quatre soldats en uniforme allemand, peut-être des déserteurs, mais de toute façon c'est très suspect.



Ils ont l'intention de nous exécuter

Nous nous arrêtons. La foule se place en spectatrice sur les hauteurs du petit cirque. Un petit groupe bien armé, certainement ce qu'on appelle des partisans, nous questionne, nous fouille, nous fait vider toutes nos poches, tout indique qu'on a l'intention de nous exécuter. Dans cette situation tragique, nous essayons de leur faire comprendre que nous sommes français, leurs alliés. Une tâche bien difficile avec l'uniforme que nous portons. Ne connaissant pas leur langue, nous ne pouvons que crier : « *Franzouski, Franzouski !* ».

Une scène vécue il y a quelques semaines s'impose à mon esprit. Je me trouvais à l'arrière, là où était cantonnée la cuisine de campagne. Sur une table était allongé un militaire qui venait d'être victime d'un tireur d'élite russe, la balle meurtrière avait laissé un petit trou dans le front. Nous étions là pour quelques heures de repos. Un sous-officier, revenant d'une patrouille effectuée dans les environs s'approcha de nous, et j'assistai à l'entretien qu'il eut avec son collègue resté sur place. « *Pas loin d'ici j'ai trouvé une femme. Dans ces parages sa présence est suspecte, que dois-je en faire ? Je l'abats ?* » et l'autre de répondre : « *je crois que c'est la meilleure solution, c'est sans doute une espionne* », et notre homme alla rejoindre cette femme dont j'avais aperçu la silhouette à une cinquantaine de mètres. Un frisson m'avait couru le long du dos en entendant la détonation fatale.

Pour notre bonheur, Dieu en soit remercié, viennent à passer quelques soldats russes avec un sous-officier. Une discussion s'engage entre ce dernier et les partisans. Nous nous y mêlons avec nos cris de « *Franzowski* » et finalement le sous-officier nous fait rendre nos affaires et nous prend en charge. C'est le cœur soulagé que nous marchons avec eux vers les arrières des lignes de combat russes. Je dis nous, il y a ici Adolphe Blang de Kienzheim, boulanger et marié, Aimé Dellenbach de Sainte Marie-aux-Mines, marié, maçon de profession, Joseph Wilhelm de Kaysersberg, et moi-même. Trois semaines plus tôt, nous venions de débarquer sur le front en Ukraine, après avoir passé à côté de Gomel où la bataille faisait rage.

Avant de trouver notre place dans les premières lignes du front une activité intense nous attendait sur les arrières. Durant la journée, nous étions malmenés par l'exercice et une partie de la nuit occupés à porter du ravitaillement aux avant-postes et à creuser, par des travaux de terrassement, des tranchées pour un éventuel retrait. Ecrasé de fatigue, je dormais presque debout. Un matin, je me suis mal réveillé. Mon esprit était encore tout engourdi. J'avais sorti ma tête de dessous la toile de tente qui me servait d'abri, et cette question surgit dans ma tête : « *Où suis-je ?* ». Un bruit inhabituel, un grondement lointain m'a brusquement ramené à la réalité. Vite j'ai refermé les yeux, replongé la tête dans la paille qui me servait de litière, et j'ai fait cette prière : « *Seigneur dis-moi que ce n'est pas vrai et fais que je me réveille chez moi, dans la chambre mansardée chez mes parents* ». Après quelques minutes, j'ai à nouveau regardé vers l'extérieur, rien n'avait changé. J'ai été obligé d'accepter la réalité, mais j'ai ajouté à ma prière cette pensée : « *Puisque ce miracle ne s'est pas produit aujourd'hui, permets que je puisse rentrer sain et sauf chez moi* ».

Incorporés de force dans l'armée allemande, nous avons résolu de saisir la première occasion de désertir et de rejoindre l'armée russe qui, en principe, était notre alliée. L'entreprise était dangereuse mais, toutes réflexions faites, nous

risquions notre vie tous les jours. Je me rappelle les dangers auxquels j'étais exposé dès notre arrivée sur ces lieux de batailles. C'était une région légèrement boisée, des taillis, des arbustes... De nos tranchées, nous avions une visibilité réduite, même mauvaise, les surprises étaient possibles des deux côtés. On nous obligea de nuit à avancer à découvert, en abattant ces taillis, pour permettre d'avoir plus de visibilité. La nuit n'était pas silencieuse, des coups de feu par-ci, par-là, de temps en temps le sifflement d'un obus qui nous contraignait par prudence à nous jeter par terre, de préférence dans un creux, en espérant que cet obus ne viendrait pas éclater à côté de nous. Un moment je crois entendre un bruit tout près : pas étonnant, le cliquetis de nos pelles devait attirer l'attention. Sans réfléchir, comme poussé par une main invisible, je me laisse tomber à terre, je m'étale sur le dos, coincé entre deux branches d'arbuste. Une seconde plus tard je vois les balles traçantes, deux trois, d'une rafale de mitraillette, qui passent à dix, quinze centimètres au-dessus de mon ventre. C'est inimaginable combien vite vont les pensées en pareilles circonstances. « *Pourvu qu'ils ne tirent pas plus bas, ô mon Dieu, pourvu qu'ils ne viennent pas plus près* ». Le cœur bat avec violence et j'attends. Je dois ramper et me mettre en sécurité, mais je ne le puis, coincé comme je suis, je dois d'abord me redresser. Au bout d'un moment qui me paraît une éternité, je me redresse et je rejoins en rampant les camarades dans leurs trous, en évitant de justesse des éclats d'obus. La fusillade se calme et voilà qu'apparaît un sous-officier, revolver au poing, nous intimant de retourner à notre occupation première.

J'avais été désigné pour faire partie d'un groupe de combat qui avait pour mission de réduire à néant des Russes encerclés. De nuit, j'avais quitté seul mes camarades pour rejoindre dans d'autres avant-postes les soldats qui devaient former ce groupe d'une centaine d'hommes. De bonne heure, le lendemain une rude journée nous attendait, à marche forcée nous longeâmes un large fleuve. Au loin nous vîmes les avions allemands, comme des rapaces en piqué, accomplir leur travail de destruction. Heureusement il n'y eut pas d'affrontement, nous étions arrivés trop tard. La nuit suivante, je rejoignis mon groupe. Je me demande comment j'ai pu retrouver mon chemin dans cette nuit noire sur les derniers cent mètres à parcourir seul, car ces avant-postes étaient souvent distants de cent mètres les uns des autres. Aucune tranchée pour se protéger car le sol était marécageux. Donc ces derniers cent mètres, je les ai parcourus à découvert et lorsque mes camarades m'ont vu arriver, ils m'ont demandé si j'avais perdu la tête car peu de temps auparavant une vive fusillade avait eu lieu en cet endroit.

Une autre fois, avec un camarade, j'ai dû porter un message à un poste voisin. Il nous fallait traverser une petite vallée qui était soumise à un tir de barrage. Nous

avons entendu le sifflement des balles très près au-dessus de nos têtes. Courbés en deux et très peu rassurés, nous sommes arrivés à parcourir par deux fois cette centaine de mètres.

Nous changeons de secteur pour remplacer une unité fatiguée et décimée. Après nous être orientés et renseignés nous sommes persuadés que la situation est favorable pour quitter les lignes allemandes, c'est-à-dire pour désertier. Dans ce genre d'entreprise aucune erreur n'est permise, elle peut être fatale. Retomber entre les mains des Allemands après qu'ils aient constaté nos intentions, c'est le peloton d'exécution. D'ailleurs j'avais remarqué qu'ils sont très expéditifs. Avec Aimé nous avons reçu l'ordre de nous déplacer vers les arrières pour voir si le convoi avec le matériel lourd était en vue. Nous avons rencontré un sous-officier qui, tout en braquant son revolver sur nous, nous ordonna de faire demi-tour et de rejoindre les premières lignes. « *De quelle région êtes-vous originaires ?* ». En lui apprenant que nous sommes Alsaciens nous devenons encore plus suspects à ses yeux, et malgré toutes nos explications que nous sommes en train d'exécuter un ordre de nos-supérieurs, il risque de nous abattre comme déserteurs. Son attitude n'était pas rassurante, j'avais la nette impression qu'il était encore indécis sur ce qu'il allait faire. Sans aucune hésitation, rapidement, nous avons rebroussé chemin.

Au cours de la nuit précédente, Joseph nous avait rejoints. Il avait quitté son poste de sentinelle dans un secteur voisin auquel il venait d'être affecté la veille. Pour lui le retour était devenu impossible.

Après avoir saboté la mitrailleuse pour éviter qu'ils ne nous tirent dessus, nous quittons donc notre position au petit matin, en espérant qu'il fasse assez clair pour les Russes, afin qu'ils reconnaissent nos intentions et qu'ils nous laissent passer sans histoires de leur côté, mais également encore assez sombre, afin de n'être découverts par nos postes voisins de gauche et de droite que le plus tard possible, en comptant sur l'effet de la surprise. C'est sur un terrain découvert, une vaste plaine bordée de forêts que nous avançons avec un mouchoir blanc sur la poitrine, bien en évidence, pour tomber au bout de deux ou trois kilomètres sur des partisans tout ahuris de nous voir arriver.

Nous sommes conduits vers ce que je suppose être un poste de commandement, une tente dressée dans une forêt très dense et là, nous attendons. Au bout d'une heure, nous voyons arriver des officiers, même des officiers supérieurs, puis, chacun à tour de rôle, doit entrer dans la tente. A mon tour j'y vais, un interprète est là pour permettre un interrogatoire et recueillir des renseignements concernant l'armée allemande du secteur et sur moi-même. Ils me demandent si je n'étais pas disposé à

retourner là-bas et encourager mes compatriotes à désertre, ou bien à participer à des missions aériennes de nuit et là, par haut-parleur, tout en volant au-dessus de la ligne du front à basse altitude, les inviter à fuir l'armée allemande. Je ne puis accepter, je n'ai pas l'étoffe d'un héros, car y retourner c'est aller vers une mort certaine et parler du haut du ciel c'est exposer mes parents à des représailles. Ils n'insistent pas, les arguments présentés semblent les avoir convaincus.

On nous sert un repas : une assiette de salade de pommes de terre. Il me revient en mémoire ce que j'avais entendu dire quelques jours auparavant, de nuit et du haut d'un petit appareil volant au-dessus des lignes, en langue allemande : « *Soldats, désertez : venez nous rejoindre, nous vous offrons en signe d'accueil une salade de pommes de terre* ». Et voilà, nous mangeons notre salade et nous avons l'impression que le plus dur est passé.

Accompagnés de deux militaires armés de leurs mitraillettes, nous marchons vers les arrières. Nos gardes ont un comportement correct. Ils nous proposent même des cigarettes, c'est-à-dire une cigarette à la russe : du tabac enroulé dans du papier journal. Par politesse, et pour ne pas les vexer, j'accepte quoique je sois non-fumeur. En fin de journée, nous arrivons dans un village où nous sommes remis entre d'autres mains.

C'est une aubaine pour ces militaires, nos poches sont vidées et revidées, fouillées et refouillées, chacun pense trouver quelque chose à sa convenance. Les objets les plus convoités sont les montres et les alliances. Un lieutenant nous interroge en allemand, puis finalement il me dit : « *Toi, demain, tu vas m'accompagner* », et il donne ses ordres à la sentinelle. Nous dormons sur des planches dans une de ces petites maisons faites avec des troncs d'arbres.

De bonne heure le lendemain, la sentinelle me conduit dans une maison voisine. Elle est occupée par un couple âgé qui cohabite dans la même pièce avec de la volaille. Le lieutenant est leur hôte et loge dans la seconde pièce. A mon arrivée il me demande si j'ai pu faire un brin de toilette. Ce genre de chose était devenu depuis un bout de temps bien secondaire. Sur ma réponse négative, il me montre un petit récipient avec un genre de robinet suspendu au-dessus d'une cuvette. Je dois m'en servir (à boire ou à manger m'aurait plu davantage). Je me passe un peu d'eau sur la figure ce qui fait quand même du bien, puis il me donne sa serviette à porter, car nous partons.

C'est un homme d'une trentaine d'années, très ouvert. Il me traite non comme un prisonnier, mais je suis à ses côtés comme un compagnon en déplacement et il m'explique : « *Nous allons au village voisin où je donne des cours de langue allemande à*

un groupe d'officiers, bientôt nous en aurons besoin. Parmi tes camarades, j'ai trouvé que c'est toi qui t'exprimes le mieux en allemand, et tu vas m'aider durant ce cours et y apporter un élément nouveau ». Tout en marchant à travers champs nous bavardons. Il me parle de son pays où il reste tellement de choses à faire et à améliorer. C'est un amoureux de la nature : « *Tu vois ce beau tableau d'automne, toutes ces couleurs ?* ». Il me fait découvrir les forêts que nous côtoyons, les champs préparés pour une nouvelle saison. « *J'aime mon pays* », me dit-il. Je lui fais part de nos problèmes et de la situation de mon pays.

Un petit groupe d'officiers nous attend, parmi eux une femme capitaine au physique agréable. Ils nous accueillent avec le sourire et, surprise que j'apprécie beaucoup, ils nous ont attendus pour le petit déjeuner que je dois partager avec eux.

Et on bavarde, on me pose des questions : « *Où habites-tu ? quelle rue ? quel numéro ?* ». Ils s'étonnent que je n'aie pas d'appartement. Je répète pour la prononciation des mots qu'ils cherchent à imiter. Curieux comme des enfants, ils regardent les quelques photos que j'ai pu conserver. Sur le chemin du retour, le lieutenant me confie : « *Je suis communiste, les lois de mon pays sont bonnes. Il y en a aussi qui vous concernent, malheureusement beaucoup ne les respectent pas. Je dis cela par rapport à vous, ce qui veut dire que vous aurez sans doute des moments difficiles à passer* ».

Le jour suivant nous faisons une rencontre inattendue : deux camarades dont nous avons été séparés en arrivant au front – ils avaient été affectés dans un secteur voisin du nôtre – étaient là cantonnés dans une petite maisonnette et, comme nous, prisonniers après avoir déserté. C'est au cours d'une de ces patrouilles de reconnaissance dont nous devons tous faire partie à tour de rôle et qui ont pour mission sur ce front instable de repérer l'ennemi, qu'ils ont pu se détacher du groupe et rejoindre les lignes russes. L'un des deux, Henri Lach, s'improvise notre cuisinier, avec le peu de produits que nous recevons.

Deux faits marquent ces dix jours passés en cet endroit : le premier est une sortie pour couper du bois près d'une boulangerie de campagne. C'est avec peu de courage que nous scions les bûches de bois, la faim se fait cruellement sentir, mais en fin de journée, contre toute attente, on nous sert un repas, du pain et un potage bien consistant et sans limitation de quantité. Le boulanger, discrètement, nous appelle l'un après l'autre et nous remplit les poches de pain. Des hommes qui ont de la générosité et de la compassion, ne regardant ni à la couleur, ni à la provenance sont rares, mais ils existent, et cela fait du bien de les rencontrer. Voilà notre estomac bien rempli, mais ce n'est pas fini, on nous sert un plat de céréales. Je mange comme

jamais et par la suite j'ai de la peine à marcher. Et voici le deuxième fait de ces dix jours : un soir que je sors pour satisfaire à un petit besoin, la sentinelle me rejoint et dirige son arme sur moi. Elle parle russe mais elle se fait comprendre : elle veut mes bottes en cuir. En un rien de temps je suis contraint de les lui céder tandis que je chausse les siennes en caoutchouc. Le soldat vient de réaliser une bonne affaire à mon détriment.

Avec l'arrivée de nouveaux prisonniers, tous des Allemands (parmi eux un sous-officier qui, après que tous ses hommes aient été tués, a un peu perdu la raison, a été conduit je ne sais où, et je ne l'ai pas revu), nous quittons ce lieu. En cours de route, tandis que nous marchons sur un terrain découvert, voilà qu'apparaît un chasseur allemand qui fonce en piqué sur nous. Tous s'éparpillent et se jettent à terre. J'entends la mitrailleuse qui crépite, puis l'impact des balles à côté de moi, mais personne n'a été touché.

Ces premiers jours de novembre commencent à être froids, l'hiver s'annonce. Nous sommes à l'abri dans un hangar, et c'est toujours Henri, sous la surveillance d'un gradé russe, qui fait la cuisine. Le pain que nous mangeons est humide et lourd, plutôt foncé. Deux fois par jour nous recevons un peu de soupe dans une gamelle pour deux. Je partage avec Aimé, nous faisons équipe ensemble et cela depuis notre incorporation. C'est toujours plus facile à deux que seul. Nous avons tous les deux servi plus de deux ans dans l'armée française. Tandis que j'étais au Maroc, il a vécu la déroute des Alliés et la débâcle de Dunkerque.

Aimé a une idée pour profiter de la situation : à tour de rôle lui ou moi se présente parmi les premiers pour recevoir la soupe. Dans un coin sombre du hangar, nous vidons rapidement notre gamelle, non sans nous brûler un peu la langue car elle est chaude, puis celui qui n'y a pas encore été se présente à son tour avant le dernier. Bien sûr, on s'aperçoit qu'il y a une gamelle de trop, cela fait un peu de bruit à la distribution, mais le dernier est quand même servi. Malheureusement des camarades remarquent notre petit manège et veulent que l'on partage. Le risque n'est plus rentable, c'est la fin, tout rentre dans l'ordre.

Le bruit court que nous allons partir rejoindre un camp de rassemblement distant d'environ 200 kilomètres, une longue marche en perspective. La neige recouvre la campagne, car nous sommes à la mi-novembre, le froid s'est bien installé. Dès les premières lueurs du jour la colonne se met en marche, une centaine d'hommes. Il faut rester dans les rangs, les soldats nous escortent, mitraillette au poing. Avant de partir, nous recevons notre ration de pain, la neige est notre seul breuvage. Au bout d'une heure de marche, sans nous écarter des rangs, une halte pipi, puis la marche

reprend sans arrêt jusqu'au soir.

Dans la grange où nous sommes enfermés pour passer la nuit, un peu de paille couvre le sol, le toit est percé et laisse entrer des flocons de neige, les murs en planches laissent au vent glacial assez de place pour nous indisposer. Couchés, les uns serrés contre les autres pour maintenir un peu de chaleur, nous essayons de dormir. Le matin venu j'ai, avec les pieds raidis par le froid, toutes les peines du monde à enfiler mes bottes. Je cours, je piétine sur place pour ramener la circulation.

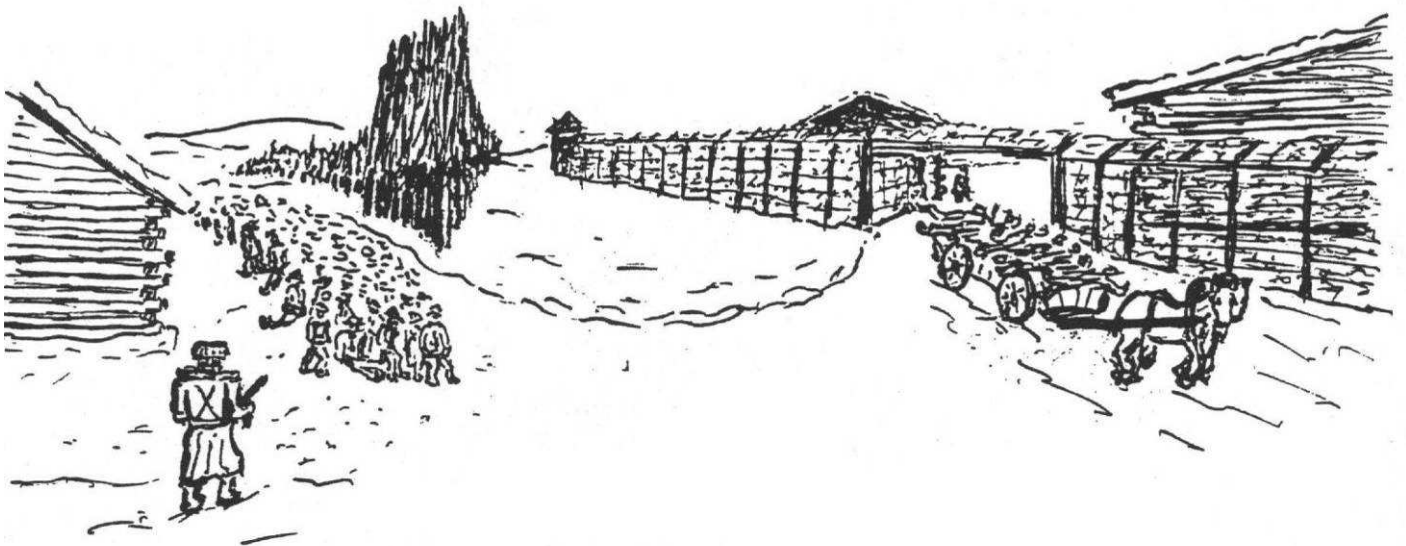
Je commence à avoir de la peine à marcher avec mes bottes en caoutchouc, je glisse. Les genoux commencent à me faire souffrir, la journée me paraît longue, mais cette fois-ci nous nous arrêtons dans un village où une salle de classe nous sert de dortoir. Quelques femmes viennent nous apporter de la nourriture, des pommes de terre cuites. Je vois l'une d'elles qui se met à pleurer en nous voyant. J'apprends qu'elle a un fils qui est également prisonnier, mais chez les Allemands, et à travers nos souffrances, elle voit celles de son fils.

Le troisième jour devient pénible pour moi. Nous traversons des forêts et des plaines, et toujours cette neige et ces bottes qui me causent tant d'ennuis, j'en ai oublié ma faim. Au cours de la journée je vois une maisonnette, la fumée sort de la cheminée. Je commence à rêver : *« Qu'il doit faire bon dans cette chaumière, un peu de chaleur, peut-être quelque chose à manger, le bien-être d'un foyer »*, combien loin je suis de tout cela. Je suis près du découragement. Je vois derrière la colonne un traîneau tiré par un cheval, pourquoi ne pourrais-je pas avoir une place là-dessus ? J'en parle à Aimé, il ne partage pas mon opinion. Doucement je me laisse distancer et j'arrive vers la fin de la colonne. C'est à ce moment qu'Aimé me rejoint, me prend par le bras et me tire en avant : *« Ne fais pas de bêtises, c'est trop dangereux ce que tu veux faire, allons, du courage ! »* Nous reprenons notre place au milieu du convoi, car il n'est pas prudent d'être les premiers ni les derniers.

En traversant une agglomération presque entièrement en ruines, détruite par les Allemands en retraite, nous rencontrons des civils et des militaires dont l'expression du visage en dit long sur leurs sentiments à notre égard. Un capitaine un peu éméché sort son pistolet et, furieux, veut tirer sur nous. Un de nos convoyeurs, simple soldat, le met en joue avec sa mitrailleuse et l'oblige à renoncer à son projet. Nous sommes soulagés. Un peu plus loin on s'arrête, il faut trouver un abri pour la nuit. Je me laisse tomber par terre sur la glace, j'ai toutes les peines du monde à me relever. Je croyais ne plus y arriver, les articulations des genoux ont de la peine à fonctionner. C'est dans une ruine sans fenêtres, mais avec un toit et tout juste assez de place pour s'asseoir l'un contre l'autre, que nous passons la nuit. Il fait terriblement froid ; par précaution

certainement, afin de ne pas geler, quelques hommes ont dû boucher les fenêtres avec des bottes de paille. Je me demande où ils ont puisé l'énergie nécessaire pour cette corvée. Impossible de dormir. Je ne peux pas bouger, tellement notre abri est exigu. Au moindre mouvement je gêne mes voisins, je finis par avoir des crampes.

Il paraît que demain nous arriverons à destination. En effet, vers le soir, nous apercevons les miradors d'un camp fortement clôturé. On nous fait arrêter en face d'un bâtiment, une sorte de baraque. Un peu plus loin, à une cinquantaine de mètres, on voit le portail d'entrée du camp. Pendant que nous attendons, il s'ouvre, et que vois-je ? Une charrette tirée par des chevaux en sort et, j'ai peine à le croire, elle est chargée de cadavres. Je vois des bras, des jambes, des têtes, une perspective peu encourageante.



Premier camp de rassemblement

Pour l'instant il nous faut prendre un bain et désinfecter nos vêtements. Dans la baraque nos vêtements mis en ballots, sont placés au-dessus d'un foyer, la chaleur doit tuer la vermine, et nous, tout nus, nous faisons notre toilette avec un peu d'eau dans une cuvette. C'est l'air qui nous sèche. De temps en temps, lorsque la porte s'ouvre, un courant d'air froid venant de l'extérieur nous fait grelotter. Il faut voir ce spectacle lorsque nos vêtements encore tout brûlants sont jetés hors du four. Les attraper et les trouver n'est pas facile. Mais sans trop de dommages nous sommes réhabillés.

Ce camp de passage ou de rassemblement est une grande ferme et avait servi à l'élevage de bétail. La bataille de Kiev ne doit pas être terminée car on entend le bruit

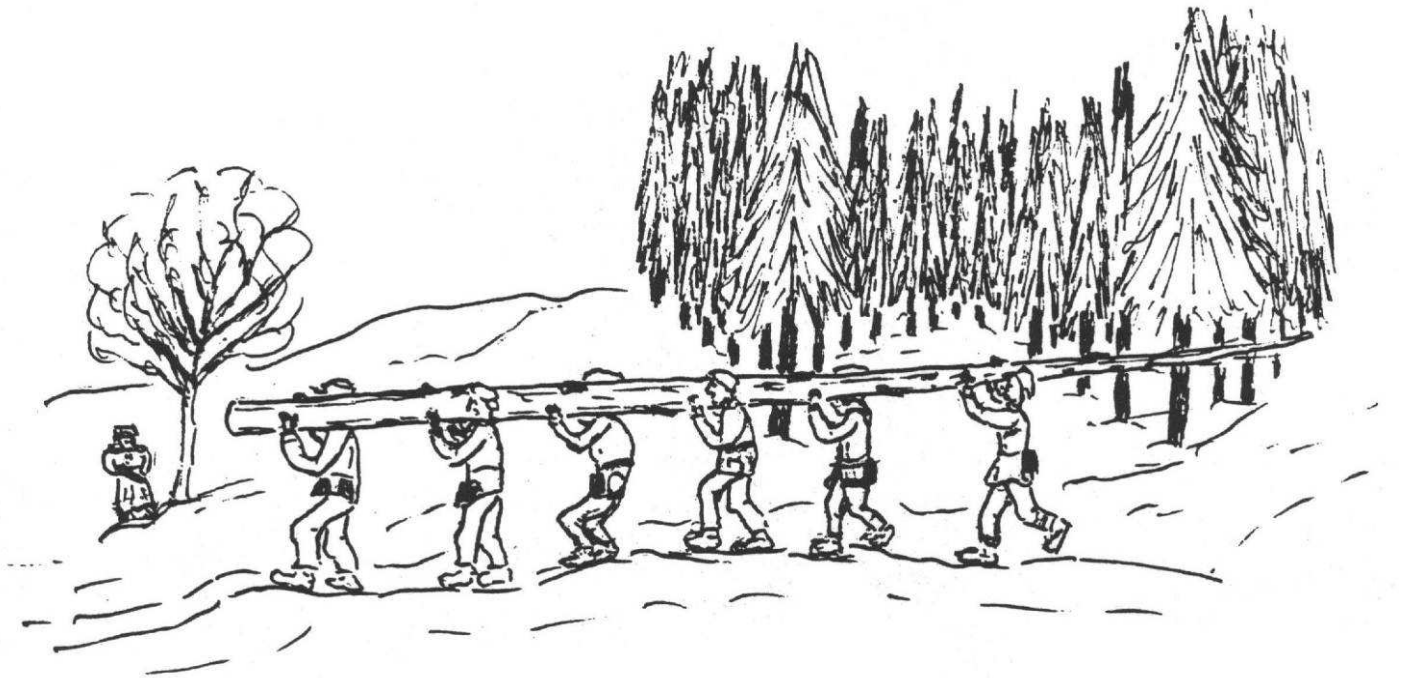
des canons. Pour notre sécurité nous espérons que les Allemands perdent du terrain. Nous passons la première nuit dans une grange. Il fait terriblement froid. Une sorte de fût transformé en fourneau dégage un peu de chaleur, mais seulement dans son entourage immédiat. Il fait bon sentir cette chaleur lorsqu'on peut s'en approcher assez près.

Je suis accablé de fatigue et je voudrais m'allonger. Avec Aimé nous faisons un essai. Après avoir étendu nos vestes sur le sol de terre battue, nous nous couchons serrés l'un contre l'autre, nos manteaux servant de couvertures, pour prendre un peu de repos. Au bout d'une demi-heure, peut-être une heure, nous abandonnons, le froid pénètre par le sol. Nous restons à proximité du fourneau au milieu des autres.

Le lendemain, nous prenons place dans la grande écurie. Elle peut contenir, accroupis par terre, 800 à 1000 personnes. Impossible de s'allonger sans gêner son voisin, mais la température est bonne. Le sol est même garni d'une couche de paille. Je vois dans la pénombre de ce lieu des hommes assis, leur chemise sur les genoux, et cherchant à se débarrasser des poux, car des poux il y en a. Je suis obligé de le constater. Au bout d'un certain temps, je les sens sur tout le corps. Ils affectionnent particulièrement les endroits poilus pour y pondre des œufs. Mais cela est encore supportable. La faim nous fait souffrir davantage. En plus de notre ration de pain qui n'a pas changé de qualité, nous recevons deux fois par jour un peu de soupe presque transparente, la valeur d'un gobelet.

A ce régime, malheur à celui qui part en corvée. Je ne puis me soustraire entièrement à ces travaux. Une fois c'était pour chercher du bois dans la forêt. Les troncs d'arbres étaient transportés à dos d'hommes. Avec mes genoux, j'ai subi un calvaire et je ne souhaite pas refaire cette expérience. Une autre fois, c'était auprès d'un puits pour pomper l'eau nécessaire à la cuisine.

Assis, appuyé contre un pilier, un jeune Berlinoise soigne une plaie à la jambe. Elle commence à s'infecter et nous le regardons faire. Trois semaines auparavant, il avait été adjoint à notre groupe. Il aime chanter et plus d'une fois il a, avec les airs qu'il fredonne, dévié nos pensées vers d'autres horizons. Ecouter le récit de sa vie à Berlin était plus qu'une distraction, car il avait une philosophie de la vie propre à lui. Le régime nazi était contraire à sa conception. Chômeur professionnel (si l'on peut dire) pendant les périodes d'été, sa spécialité était de s'allonger au bord d'un lac, de jouir de la douceur de la saison, en réussissant néanmoins à trouver les moyens de subvenir à ses besoins. Dans notre for intérieur une sorte de compassion à son égard. nous envahit. La santé c'est le plus gros capital du moment et la sienne commence à s'effriter.



Corvée de bois

Toute la nuit il y a du va-et-vient. C'est la course pour aller aux latrines, la dysenterie fait son œuvre. Les malades gravement atteints sont transférés dans une baraque voisine. Avec Aimé nous allons y jeter un coup d'œil et ce que nous voyons n'est pas pour nous réconforter. Les malades à moitié déshabillés, sans couverture, sont couchés sur des planches et il fait froid. Aimé me dit : *« Eh bien, s'ils ne meurent pas de maladie, ils mourront certainement de froid »*. Nous cherchons une solution pour pouvoir dormir un peu allongé. J'ai une idée : *« Si on essayait de s'allonger au bout du couloir central, avec une bûche ou une pierre devant la tête, pour nous protéger de ceux qui circulent »*. Nous dormons un peu mieux, malgré les incidents de la nuit. Nous ne pouvons éviter que quelques-uns nous tombent dessus. Nous sommes sales, le visage un peu noirci et le matin c'est dans la neige que nous faisons notre toilette.

Parmi les ordures, j'ai trouvé quelques pelures de pommes de terre. Elles sont gelées, mais c'est une aubaine. Légèrement grillées sur quelques copeaux, elles nous paraissent excellentes.

En passant à côté de la cuisine, je vois par terre des objets ronds et noirs. Je crois voir du charbon, ce sont des pommes de terre. Vite je les ramasse sans que quelqu'un ne s'en aperçoive...Je voudrais les faire cuire. Il y a bien un fourneau dans l'entrée du bâtiment, mais il est difficile de s'en approcher. C'est comme une sorte de mafia qui s'est installée autour du poêle. Si on a quelque chose à faire chauffer ou cuire, il faut passer par leurs services et ils prennent leur part sans aucune garantie de recevoir le

reste. Il faut me contenter de ce qu'ils veulent bien me laisser.

Entre nous, nous parlons beaucoup de cuisine, le manger devient une obsession. Chaque jour c'est l'appel, nous sommes tous dehors par n'importe quel temps, une heure et plus, jusqu'à ce que nous soyons comptés et recomptés et que les Russes trouvent que le compte est bon. C'est le soir, une fois de plus nous sommes là en rangs biens alignés, on nous compte et recompte. Il fait particulièrement froid, le vent s'est mis à souffler, je grelotte. J'envie les Russes dans leurs fourrures. En pensée je me reporte à quelques années en arrière. Je me trouvais à Fez au Maroc. Comme militaire j'avais trouvé un accueil très sympathique auprès d'une famille de l'endroit. J'étais justement chez eux lorsque la guerre a été déclarée et vu les circonstances, le père de cette famille me fit remarquer que j'aurai des temps difficiles à passer et que la guerre est une chose terrible, il en avait fait l'expérience. Dans mon inexpérience j'ai souri et j'ai répondu : « *On verra* ».

Ce soir les réalités que je vis me font peur, je suis déprimé au plus haut point et je ne peux retenir mes larmes. J'ai grandi dans une famille où l'on avait le respect de Dieu. Moi-même j'avais mis ma confiance en Lui et maintenant je ne savais plus que penser. Alors, tout en versant mes larmes, je dis : « *Seigneur, pourquoi cela m'arrive-t-il et comment cela va-t-il se terminer ?* ».

Le 24 décembre 1943 vers minuit, les Allemands se souviennent de Noël : une voix se fait entendre, bientôt suivie par la majorité des prisonniers : « *Douce nuit, sainte nuit* ». On sent la nostalgie et la tristesse. Après le chant, le silence est interrompu brusquement par le cri : « *Au secours !* », un pauvre gars auquel on a volé sa gamelle, sa boîte en fer blanc, sa ceinture ou sa casquette. Un trafic se fait couramment. On échange du pain contre du tabac, c'est-à-dire un peu de vie pour du tabac (les pauvres, ils diminuent leurs-chances de survie), d'autres échangent une casquette contre des chiffons pour les pieds, etc. Il faut être sur ses gardes et ne rien laisser traîner.

Le bruit court qu'on voudrait créer une brigade française avec les Alsaciens et les Lorrains. Nous pouvons en faire partie. Tous se portent volontaires, en tout une trentaine, pourvu que l'on parte d'ici, mais nous continuons à partager le sort des prisonniers allemands.

Début janvier, il y a du nouveau, nous allons partir d'ici. Attendre et encore attendre, c'est notre lot. Finalement nous sommes embarqués dans des wagons à marchandises prévus pour ce genre de transport, un peu de paille sur le plancher, un trou pour les besoins et un petit poêle, mais on « oublie » le combustible. Les privations subies se font sentir et le froid est toujours aussi rigoureux. L'entrée du

wagon se trouvant au milieu, instinctivement nous formons deux groupes au fond de chaque côté et là, assis les uns serrés contre les autres, nos manteaux au-dessus de nos têtes pour former un toit, nous cherchons à nous protéger du froid. N'empêche que nos camarades assis sur le pourtour ne sont guère enviables.

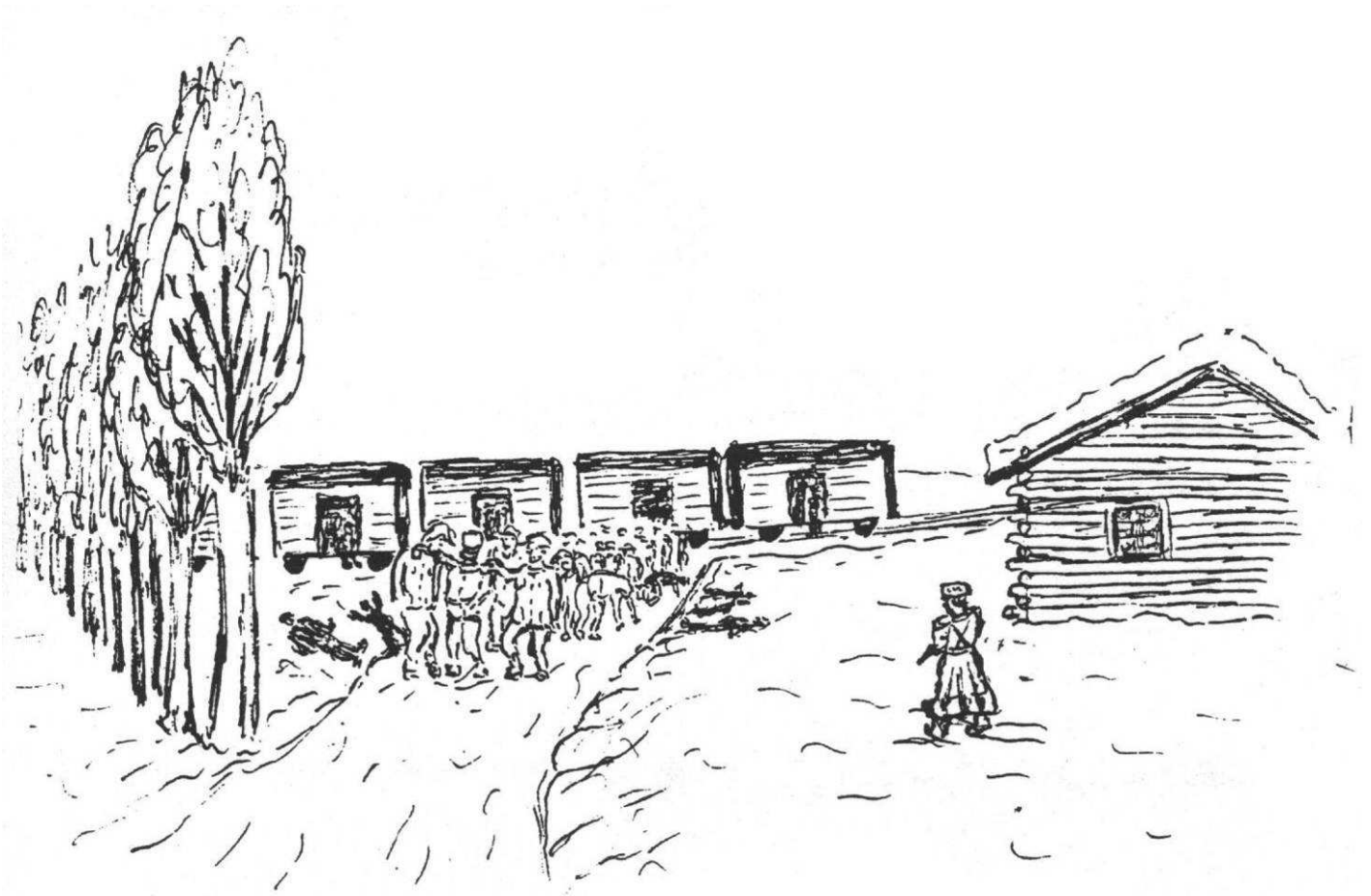
Avant d'embarquer, nous avons reçu quelques biscuits secs. Les portes sont verrouillées et le convoi se met en marche. J'essaie de dormir, je ne le puis. Je supporte le voisin qui s'appuie sur moi, moi-même je m'appuie sur un autre. Je bouge, je me lève pour faire un besoin, puis je me rassois sur le bord du groupe et avec le temps, en poussant un peu, je rejoins la place que j'avais quittée. La fatigue se fait sentir.

Après deux jours, le groupe d'en face constate le décès d'un des leurs. C'était celui qui nous avait souvent raconté combien peu il avait souffert des restrictions alimentaires pendant l'occupation. Comme boucher il avait toujours un beefsteak à sa disposition. Maintenant il n'a plus besoin de rien.

A chaque arrêt, les Russes nous demandent : « *Combien d'hommes ont crevé ?* » Puis on sort les morts. Je ne sens plus la faim. J'ai encore un biscuit en poche, je ne peux pas l'avaler, j'ai trop soif. Je mets ma main sous la chemise, je sens des plaques de poux collés sur la peau. Je les laisse, que puis-je faire d'autre ? A côté de moi sont Aimé et un jeune homme du Haut-Rhin qui donne des signes de faiblesse. En effet, il ne tardera pas à mourir. On récupère sa veste et on le place au milieu du wagon.

A une halte, deux hommes sont autorisés à chercher un seau d'eau. Je ne sais ce qui m'arrive, dès que je vois le seau plein au milieu du wagon, je me lève et je me jette dessus. Je bois cette eau glacée, les autres en font autant, puis je me dégage et je rejoins ma place. Le mort a changé de couleur, il a noirci. Dans le tumulte on a marché dessus, tous ne voyaient que l'eau, car nous sommes en train de dépérir, déshydratés. Les murs sont blancs de givre, quelques-uns se mettent à les lécher. Je perds la notion du temps.

Une fois de plus le train s'arrête. La porte s'ouvre, nous sommes arrivés. Je me lève, je cherche une paire de chaussures, mes pieds chancellent. Un jour de plus m'aurait été fatal. A peine hors du wagon, je mange de la neige jusqu'à ce que je m'aperçoive que je saigne de la bouche. J'ai encore en poche le biscuit, la seule nourriture depuis notre départ. A présent nous formons une colonne, nous nous soutenons mutuellement. De temps en temps un homme tombe. J'en vois couchés dans la neige sur les deux côtés de la route.



Arrivée du transport

Les bâtiments d'une usine ont été aménagés pour nous recevoir. L'accueil est humain et j'ai l'impression qu'on nous veut du bien. Après avoir été débarrassés de tous nos poils infestés de poux, nous prenons une vraie douche. J'ouvre grand la bouche, je bois, je bois encore et je me sens mieux. Dans la grande salle de l'usine, on nous a aménagé des couchages, en l'occurrence de simples planches sur une espèce d'échafaudage, également en bois. Un de nos camarades de première heure a disparu.

Nous recevons à manger une soupe où les cornichons et les tomates vertes prédominent. C'est très acide et je suis inquiet de ce que je vais devenir avec ce régime. J'apprends que les grands malades et les mourants sont installés dans une autre salle. Une doctoresse d'un certain âge, qui a de la compassion, veut nous soigner avec les moyens dont elle dispose. On nous fait passer des thermomètres. J'ai le sentiment que les grands malades sont mieux soignés que nous ici, il me faut aller voir. Je fais grimper le thermomètre à 40° et effectivement je rejoins le local où sont allongés sur ce même genre de couchages en bois, mais disposés sur trois, voir quatre

niveaux comme des étagères, une centaine, peut-être plus, de compagnons. Dans un coin, il y a quelques places assez haut perchées vers lesquelles je grimpe. J'y trouve un seul homme. Il est plus âgé que moi et rapidement nous faisons connaissance.

Je suis agréablement surpris. C'est la deuxième fois que Schaeben, tel est son nom, est prisonnier de guerre. La première fois c'était en 1918, par les Français. Jeune homme de 18 ans, il accepta ensuite un engagement dans la Légion Etrangère et participa à la campagne du Maroc. Nous sommes là en terrain de connaissance, moi-même avec mon unité du Train, nous avons cohabité avec la Légion dans un poste de l'extrême sud marocain.

La nourriture que nous recevons ici est un peu meilleure. A midi nous recevons un peu plus de kacha, c'est-à-dire deux cuillerées à soupe de millet ou de riz. Le travail de ceux qui font fonction d'infirmier consiste à laver les planches le matin, sortir ceux qui sont morts durant la nuit et distribuer notre nourriture.

L'un d'eux demande : « *Combien êtes-vous là-haut ?* ». Automatiquement Schaeben répond : « *quatre* », et l'infirmier nous tend quatre portions de kacha.

J'assiste à la seule intervention en matière de soins pratiqués par un médecin, dans ce couloir de deux mètres de large qui sépare les deux échafaudages de couchages. C'est un camarade qui a eu les pieds gelés jusqu'au-dessus des chevilles. Il a d'énormes pansements sur lesquels apparaissent des taches noires et puantes. On le couche sur une table, le médecin défait son pansement et avec un bistouri il coupe, il gratte la chair pourrie. Avec une pince, il enlève les os qui se détachent. Sa progression dans ce nettoyage s'arrête lorsque notre homme se met à hurler parce que la chair vive a été atteinte. Le pansement est refait mais l'odeur de chair pourrie a largement embaumé la salle.

Un jour, nous recevons une sorte de riz un peu dur. Je mange avec satisfaction, mais le lendemain j'ai toujours mon repas sur l'estomac. J'ai un dysfonctionnement de cet organe. La soif commence à me tenailler, je manque de salive. Je n'ai qu'une envie, boire et boire encore. Je descends de mon perchoir à la recherche d'un médecin ou d'un infirmier, car il faut faire quelque chose. L'infirmier, un Allemand, me dit qu'ils n'ont rien, pas même une tisane. Le médecin, un Roumain qui a été fait prisonnier à Stalingrad, en dit autant.

Avec ce dernier j'ai parlé en français, ce qui lui a fait bien plaisir et depuis, chaque matin, quand il passe, il me demande : « *Ça va là-haut ?* ». Avec l'aide de Schaeben je me force à avaler un peu de pain. Le peu de liquide que je reçois est utilisé pour cela, néanmoins je faiblis. Les épaules pèsent lourd, je n'ai plus de fermeté dans la voix. Schaeben est soucieux, chaque matin il regarde si je respire encore.

En face de moi, de l'autre côté du couloir, j'ai découvert un jeune homme de Lapoutroie, Petitedemange, tailleur de pierres, son état n'est pas meilleur que le mien, il a de la peine à respirer.

Un jour il me dit : « *S'ils me descendent, je vais certainement mourir, car je ne pourrai pas respirer là en bas* ». Ils l'ont descendu le lendemain et il est mort. Il m'est presque indifférent que cela m'arrive, mais je fais cette prière : « *Seigneur, si c'est pour éviter de la peine aux tiens, garde-moi en vie* ».

J'entends le médecin qui m'appelle : « *Hé, là-haut, descends !* ». Avec beaucoup de peine j'arrive à descendre. Il me fait une injection, car il vient de recevoir des médicaments. J'ai l'impression d'être un privilégié. Deux jours plus tard, à son appel, je descends à nouveau. Cette fois-ci il me dit : « *Nous t'emmenons dans un autre bâtiment, aménagé pour mieux recevoir les malades* ».

Avant de quitter ces lieux, je rencontre Joseph Wilhelm. Il a la dysenterie. Je lui demande comment ça va, il me répond : « *C'est fini, il n'y a plus rien à faire* ». J'essaye de l'encourager, mais le moral n'y est plus. On me place sur un traîneau et on me conduit dans un bâtiment où je suis introduit dans une salle avec des lits. Là se trouve un jeune homme qui refuse de se coucher. Il est terrorisé et ne cesse de répéter : « *Si je me couche, je meurs* ». On me fait une transfusion de sang et, vêtu d'une robe de chambre qui accuse un grand trou, on me couche dans un lit avec paille et couverture. On arrive tout juste à avoir assez chaud et avec ce que nous mangeons, il est difficile de remonter la pente, mais je me satisfais. En prévision de ma sortie j'agrandis le trou de la robe de chambre pour avoir deux chiffons pour envelopper les pieds dans les chaussures.

Cela fait plus de quinze jours que je suis ici. Je dois partir, je me sens très faible et j'ai de la peine à marcher pour rejoindre la salle de l'usine. En cours de route je bute contre une pierre, je ne peux me ressaisir et je m'épale à terre. Dans la salle, j'ai quelques marches à monter. Je suis obligé de soulever les jambes à l'aide des bras et me tirer vers le haut. Je me demande si vraiment j'arriverais à me remettre entièrement.

A cause des deux morceaux d'étoffe que j'ai récupérés, voilà qu'on me cherche. Je dois répondre d'une accusation de sabotage sur le matériel de l'Etat auprès des autorités russes. Je me défends autant que je peux, heureusement on me laisse aller sans histoires. Je ne peux rester assis longtemps, car je n'ai plus de fesses et cela fait mal d'être assis directement sur la peau et les os.

Je retrouve ici des visages que j'avais perdus de vue, n'empêche que nombreux sont ceux qui ont disparu, on parle d'un pourcentage de décès qui frise les 50 %. La

levure a certainement des effets bénéfiques sur la santé, car nos potages dégagent une odeur de levure qui remplit la salle aux heures de repas et a une prolongation qui parfume les latrines. Ces dernières sont visitées intensément de jour et de nuit. Comme à beaucoup, il m'est arrivé de me soulager en cours de route, ne pouvant conserver mon bien jusqu'à destination. Nous sommes ici de passage, en quelque sorte des convalescents qui, sitôt la santé retrouvée, peuvent être affectés à des commandos de travail. Les Russes font une liste des Français, en vue de rejoindre un camp français. Enfin une lueur d'espoir.

La vie concentrationnaire avec toutes ses restrictions et ses souffrances provoque parfois des réactions étranges et inattendues. Tel cet ancien légionnaire, un homme grand et fort qui supporte mal toutes ces restrictions et d'être constamment affamé. A la vue d'un arrivage de pain il ne peut plus se contrôler, il part à l'attaque, prend un pain entier et sans tarder, malgré les coups qu'il reçoit, commence à le dévorer à belles dents. Maîtrisé, le malheureux est mis au cachot et ses conditions de vie deviennent bien pires qu'avant.

Un autre nostalgique du passé veut faire durer le plaisir du repas à sa manière. Avec une lame en guise de couteau (les couteaux comme tout objet tranchant sont défendus. De temps en temps, pendant que nous sommes dehors pour le rassemblement, les baraques et nous-mêmes sont fouillés par les soldats russes) il coupe son pain noir en fines tranches. Bien étalées devant lui sur une planche, il les tartine avec la cuillerée de purée que nous recevons à midi et, une fourchette dans sa main gauche, sa lame dans la droite, il déguste par tout petits morceaux, mâche longtemps, contemple son étalage et d'un œil méfiant regarde à droite et à gauche. Au bout d'une heure les derniers petits morceaux prennent le chemin de son estomac.

Un matin, je ne peux pas me lever. Je ressens des douleurs dans la poitrine et j'ai de la peine à respirer, de plus j'ai chaud, sans doute une forte fièvre. Que m'arrive-t-il encore ? Je crains que cette fois-ci j'en ai pour mon compte. L'espoir de partir pour un camp français devient problématique. La même salle de lazaret où j'avais déchiré le manteau me retrouve et là, couché dans un lit, j'apprends par le médecin que je suis atteint de rhumatisme articulaire et en effet les articulations commencent à me faire mal. Je sens que le cœur bat trop vite. Les médicaments sont rares, si pas inexistants. Le repos, la nourriture distribuée avec parcimonie sont à peu près les seuls remèdes que je peux recevoir.

Dans ce bâtiment, il y a plusieurs salles et toutes sont occupées. Je me renseigne auprès de ceux qui font fonction d'infirmiers pour savoir ce que sont devenus mes

compagnons de première heure. J'apprends qu'Adolphe Blang se trouve dans une salle à côté. Je réussis à aller le voir, mais je le reconnais à peine, il n'a plus que la peau et les os. « *Regarde* », me dit-il, en me montrant ses bras et ses jambes, « *ils ne sont pas plus épais en haut qu'en bas* », et il est conscient que tout est terminé pour lui, aussi il me dit : « *je ne me fais pas de soucis pour mon épouse, elle a les moyens de vivre, quant à moi, tant pis... tiens, prends cela* (c'est son repas, un peu de kacha) *je ne mange plus rien, prends-le* ». J'apprends sa mort quelques jours plus tard et de six que nous étions nous ne sommes plus que trois et je ne sais pas où sont les deux autres.

Dehors la neige a disparu. Par une fenêtre je vois que la nature reprend vie. Nous allons partir. Nous sommes une cinquantaine à attendre dans les couloirs. Brusquement je suis pris d'un malaise, tout chavire. Je me laisse doucement tomber, car je ne tiens plus debout. C'est transporté sur un brancard que je suis embarqué à bord du wagon et couché avec trois autres sur de la paille.

En cours de route on nous donne, à nous quatre, double ration aux repas. Je dirai même plus, une petite cuvette de soupe. Il se peut que nous soyons considérés comme des mourants. Un dernier plaisir qui nous est offert, manger à sa faim, ou est ce que je me trompe ? J'ai entendu dire que cela se pratique, de toute façon cela me fait du bien. Je me souviens de l'expérience d'un camarade, c'est lui-même qui me l'a raconté. Il avait été ramené mourant à l'arrivée du transport qui a coûté la vie à tant d'hommes. On lui a demandé s'il avait un dernier désir, ce qu'il aimerait manger. Son vœu était un hareng. Eh ! bien, il a eu son hareng, mais il a survécu.

Après plusieurs jours de voyage, nous traversons Moscou. Le train s'arrête dans une région qui ressemble à ce que je pense être la steppe du nord. En face de nous un grand bâtiment en bois, c'est notre destination.

La réception est traditionnelle. Entièrement nus, nous passons à la tondeuse, tout est coupé, pas un poil ne doit rester. Une jeune fille fait le contrôle. Je lève les bras, me baisse, elle inspecte le dos et le devant. Elle est satisfaite. Je reçois une cuvette en bois et un peu d'eau, je peux me laver. Pour notre séjour ici, nous sommes vêtus d'une chemise, c'est suffisant, il ne fait pas froid.

Le lendemain matin, dans la chambre où nous avons passé la nuit, une doctoresse nous prend en consultation, une secrétaire met tout par écrit. Cela se passe devant mon lit. Je vois apparaître un gars plein de boutons rouges, qu'a-t-il bien pu attraper ? Ce n'est pas la rougeole mais il a simplement été bouffé par les punaises car ces bestioles ne manquent pas.

A cause de cette vermine je prends l'habitude de rester debout les quelques heures de la nuit, qui dans cette région ne dure que de vingt-trois heures à deux

heures du matin car les punaises ne viennent que la nuit. Ce n'est que ce coin du bâtiment qui est infecté et au bout de quelques jours des mesures sont prises pour désinfecter l'endroit, une chose très difficile à réaliser car elles se cachent dans les fentes du bois et comme le bâtiment est construit avec des rondins... La nourriture nous permet de vivre mais la faim est un hôte qui ne nous abandonne pas. Les soins consistent surtout en consultations où tout est soigneusement noté.

Un médecin allemand affecté à nos soins essaie de me faire une transfusion de sang. Comme pour ma première transfusion, ils n'ont pas les moyens de faire une analyse, mais cette fois-ci le médecin prend des précautions. Il me dit de lui signaler tout ce que je ressens. La bouteille et l'aiguille sont mises en place et c'est parti. Au bout de quelques secondes des troubles se font sentir, immédiatement l'opération est arrêtée, le sang ne me convient pas.

Dans ma chambre il y a un gars qui a la sinusite, le pus lui coule du nez, le médecin lui propose de l'opérer sans narcose, ne possédant pas d'autres moyens. Bien qu'il souffre beaucoup, il refuse. Il aurait fallu du courage pour accepter. A côté de moi il y a un Allemand qui me paraît dans de bonnes conditions et voilà qu'un matin j'apprends qu'il est mort par suite d'une hémorragie cérébrale, paraît-il. Ainsi les jours passent, c'est l'été.

Mes cheveux sont devenus trop longs pour ma condition de prisonnier. Le coiffeur, un camarade, nous attend. Il est en train de tondre un de ses semblables. Je vois des larmes couler sur le visage de celui qui est assis sur le tabouret. La tondeuse coupe mal, reste coincée. Bien des cheveux sont arrachés. Personne ne veut être le suivant. Je me décide à prendre la place du torturé. Cela ne doit pas être tellement grave, de toute façon ils doivent être coupés, autant le faire tout de suite. Je crois ne pas être tellement sensible ou douillet, mais je recommande quand même au camarade d'y aller avec précaution. Je m'accroche au tabouret et je serre les dents. Au bout d'un temps qui m'a paru interminable et après qu'il eut démonté et remonté sa tondeuse plusieurs fois, j'ai repris l'aspect d'un vrai P.G.

Non loin de là il y a un fleuve assez large sur lequel des troncs d'arbres sont acheminés vers l'aval ; de l'autre côté du bâtiment, à environ cent mètres, la ligne de chemin de fer. De temps en temps passe un train, tantôt avec des marchandises, tantôt avec des voyageurs. Il y a des gens assis jusque sur le toit avec leurs ballots. C'est un vrai spectacle, le train s'arrête, une seconde locomotive (elles sont chauffées au bois) se place à l'arrière et ainsi, tirant et poussant, elles hissent le train au sommet de la colline qui fait obstacle.

Mi-août, une fois de plus, une cinquantaine de prisonniers vont rejoindre un

camp. Je suis du lot et nous voyageons dans des wagons spéciaux GPU, c'est-à-dire des wagons-cellules à deux niveaux. Impossible de se mettre debout. Dans une cellule séparée par une grille se trouvent des prisonniers civils. Avec les quelques mots de russe que certains ont appris, ils cherchent à communiquer avec eux. Mais la barrière linguistique est trop grande pour en savoir plus long sur leur compte.

Après le train, c'est la marche à pieds sous une surveillance quelque peu relâchée de nos gardiens. Je me traîne en fin de colonne, la façon dont je suis habillé me fait ressembler à un clochard : mes pieds se perdent dans une paire de chaussures en toile de pointure 45/46, peut-être plus et moi qui chausse du 40. En fin de journée, je vois au loin, seul dans la nature, un monastère. Un grand domaine couronné par des tours en forme d'oignon. Pour l'hébergement nous avons droit à ce qui était autrefois une écurie, vaste mais très basse. L'inconvénient de ces déplacements c'est le mauvais fonctionnement du ravitaillement. En général le pain nous est distribué pour la journée, et faute de pouvoir, ou de vouloir faire mieux, nos convoyeurs en restent là.

Le camp dans lequel nous entrons me remplit d'étonnement. Rien de ce que j'ai vu jusqu'à présent. C'est un camp militaire de l'armée russe servant provisoirement de camp de passage pour convalescents comme nous. Nous sommes mis en quarantaine. A travers un grillage je peux communiquer avec d'autres prisonniers, quelques Alsaciens et Lorrains. Tous ont été gravement malades, l'un d'eux a subi l'ablation d'un rein. Les baraques sont à moitié enterrées, le toit est couvert de terre avec du gazon. A l'intérieur les murs sont lambrissés, les couchettes superposées sont en bois raboté, c'est un travail soigné. Un grand fourneau, une sorte de cheminée en terre réfractaire permet de chauffer les lieux. Nos repas sont pris dans un réfectoire bien aménagé.

Le matin à la réception du pain, je remarque que les anciens ont tous une petite balance faite avec un bout de bois, un morceau de ficelle et deux crochets. On reçoit un pain pour quatre et comme personne ne voudrait en perdre un gramme, il est coupé et pesé, de cette façon nous sommes tous satisfaits.

Au bout de trois semaines, nous sommes utilisés pour former des commandos de travail. Avec une pelle ou une pioche à la main, je passe ma journée dans une carrière. Je ne suis pas très productif, je bouge et je travaille un peu lorsque la sentinelle me crie : « *Travaille, travaille !* », puis je m'arrête, sitôt qu'elle a le dos tourné.

L'autre jour je pensais avoir fait une bonne affaire. J'avais échangé un peu de tabac que nous venions de recevoir (ce qui est très rare) contre un gilet en peau de mouton. Je pensais à l'hiver, quelle bonne protection que cette laine épaisse. Comme il arrive de temps en temps, nos habits passent à l'étuve pendant qu'avec une cuvette

d'eau nous faisons notre toilette. A sa sortie du four, je veux remettre ce gilet : totalement impossible. Il a rétréci d'au moins un tiers. A regrets, je dois le jeter.

Un soir je suis subitement pris de frissons. Je tremble pendant plus d'une demi-heure. Je me couche et les camarades empilent sur moi des vêtements pour me réchauffer, mais sans résultat, puis brusquement je suis envahi par la chaleur et une forte fièvre. Cela se reproduit trois soirs de suite. Heureusement je suis dans un camp exceptionnel et bien organisé. On me donne des pilules, un genre de quinine, car je suis atteint de paludisme, mais le mal ne s'est plus reproduit.

Les quelques cent-cinquante prisonniers que nous sommes ici sortent maintenant régulièrement tous les matins pour la journée. Il faut rentrer la récolte de pommes de terre. Certains les mangent même crues, mais malgré la faim qui ne cesse de me tourmenter, je préfère m'abstenir. Je vais essayer d'en rapporter quelques-unes au camp, car cuites elles sont bien meilleures. Tout en ramassant ces tubercules, j'en cherche qui sont plates pour combler le vide de mes chaussures trop grandes. Je rentre au camp en marchant avec précaution sur cette couche de pommes de terre. Devant l'entrée du camp nous avons droit à une mise en garde : « *Que celui qui a des pommes de terre sur lui les jette sur un tas.* » Presque pas de réactions. Un deuxième avertissement accompagné de menaces pour celui qui sera pris et le tas d'abord petit grandit rapidement. Une dernière sommation avant la fouille. Les soldats passent dans les rangs, font glisser leurs mains sur nos corps, ils sont satisfaits. La peur a fait son effet et le tas de pommes de terre a pris de l'ampleur. Je passe une partie de la nuit à cuire les miennes, en compagnie d'un camarade qui, ayant trouvé quelques os, cherche à en extraire un peu de graisse pour tartiner son pain. Mon repas improvisé est délicieux. Je crois que je n'ai encore jamais mangé de si bonnes pommes de terre.

Fin septembre nous partons tous, il ne restera dans ce camp plus de prisonniers. Nous arrivons à Gorki, entourés de nos gardiens. Nous traversons la Volga par un pont. A la vue d'une petite cocarde tricolore que porte l'un de nos compatriotes, des civils nous font des gestes amicaux.

La nuit est tombée, il fait froid, nous nous sommes arrêtés devant de vieux baraquements et nous attendons. J'ai non seulement froid mais je suis très fatigué. Les images du premier camp me reviennent à l'esprit, j'ai peur de retrouver un camp de ce genre et de revivre le passé. Ma peur était partiellement justifiée. Les baraques sont à moitié enfouies sous terre, ce sont des caves avec de petits soupiraux, dont l'intérieur est aménagé pour nous recevoir. A même le sol, des couchages en planches à deux niveaux, avec deux couloirs. On sent l'humidité. Pour dormir nous sommes couchés les uns contre les autres sur les planches. En guise d'oreiller j'ai ma boîte de

conserves vides qui me servent à recevoir la soupe, je ne m'en sépare jamais, c'est un objet précieux. Nos chaussures ôtées, nos manteaux militaires pour couverture, nous essayons de dormir.

En prévision de l'hiver nous avons reçu des vêtements, notamment des chaussures, des manteaux, des caleçons. Tous ces effets proviennent de l'armée allemande. Nous sommes affectés à des groupes qui partent tous les matins au travail. Il y a des prisonniers qui le sont depuis peu, je m'en suis rendu compte avant de l'apprendre de leur bouche, à leur comportement. Ils dépassent les normes de rendement pour un bout de pain en surplus. Pendant la douche je vois leurs fesses, elles sont encore bien pleines. Je pense et je leur dit : « *Vous dépensez votre énergie plus que vous n'en récupérez, d'ici un mois ou deux vos fesses ressembleront aux miennes* ».

Avec cinq camarades nous sommes chargés d'éplucher des pommes de terre pour la cuisine. C'est un travail de privilégié. Nous sommes au chaud, bien nourris étant à même la source. Au bout d'une semaine, j'ai la main enflée à force de manier le couteau, mais je ne me plains pas. Une mauvaise idée germe dans notre esprit : améliorer encore un peu notre ordinaire en cuisant en cachette des pommes de terre.

Ce qui devait arriver arriva. Découverts, nous devons céder notre « planque » à d'autres. Des ciels je suis tombé en enfer, si je peux m'exprimer ainsi. Dès qu'il commence à faire jour, après avoir pris notre petite louchée de soupe, assez claire, et notre ration de pain, nous partons au travail. Une heure de marche et nous arrivons au chantier, au bord de la ville. Une tranchée à combler. Une pelle, une pioche, voir une barre à mine à la main, nous essayons d'extraire un peu de terre gelée. Il fait très froid, parfois du moins vingt, un petit vent nous pénètre et nous glace. Je piétine, je bouge, non pour travailler mais pour ne pas geler sur place. Nos gardiens, eux, avec leurs bottes et leurs manteaux capitonnés ne doivent pas être trop indisposés. Ils nous surveillent de temps à autre, nous interpellent : « *Davail, davail !* ». Le soir est attendu avec impatience.

Sur le chemin du retour nous traversons des quartiers flambants neufs, des bâtiments immenses qui abritent certainement des centaines et des centaines de logements. Plus loin, de vieux blocs, les uns derrière les autres, non loin de ce qui ressemble à une usine. La radio collective diffuse des nouvelles ainsi que de la musique. Un dernier repas qui consiste, tout comme le matin, à une louchée de soupe plus deux cuillerées de kacha. Après l'appel nous réintégrons nos baraques.

Un dépôt de pommes de terre, une sorte de cave où l'on conserve ces tubercules, sera l'endroit de notre occupation quotidienne. Nous trions, nous déplaçons des tas

et des tas de pommes de terre au rythme d'un homme fatigué, pas pressé, mais malgré tout content d'être à l'abri du froid. Les civils sont gentils envers nous et à la fin de la journée une agréable surprise nous attend. Pour les quarante hommes que nous sommes, un repas a été préparé. Une bonne assiette de pommes de terre avec de la choucroute pour chacun d'entre nous. C'est formidablement délicieux.

Sur le chemin du retour un besoin pressant se fait sentir. Impossible de s'arrêter en cours de route ou de quitter la colonne. Je ne suis plus habitué à faire d'aussi copieux repas et je commence à avoir des crampes à l'anus, c'est presque insupportable. Tout en marchant j'essaie de me soulager et d'éviter le pire en pressant mon pouce sur l'Endroit, mais à la crampe suivante je n'en peux plus. Quel soulagement : je sens quelque chose de chaud dégouliner le long de mes jambes jusque dans mes chaussures. Ceux qui sont derrière moi manifestent leur mécontentement à cause de l'odeur nauséabonde que je dégage.

Au bout d'une heure nous arrivons au camp ; maintenant il faut que je me lave. Les toilettes avec de l'eau courante sont inexistantes, la douche une installation très rudimentaire qui n'est utilisée que tous les mois ou deux mois. Les W.C. sont à l'extérieur : une fosse couverte de planches avec deux ou trois trous pour recueillir nos besoins. Il y a quand même un toit, mais deux côtés sont ouverts, permettant au vent glacial de pénétrer. Je sacrifie un caleçon en toile, j'avais réussi à m'en procurer trois. Je les superpose, c'est une bonne protection contre le froid. C'est dans la neige que je m'évertue à enlever et nettoyer cette saleté. Je m'arrête, je me frotte pour ramener un peu de circulation et de chaleur dans mon corps. Les remarques que je récolte en entrant dans la baraque montrent que je dois encore sentir bien mauvais.

Nous sommes début décembre et l'on nous fait savoir que nous Français allons rejoindre un camp de rassemblement et que bientôt nous allons pouvoir rentrer chez nous. Après un interrogatoire par les autorités du camp, puis convenablement habillés (nous portons un manteau militaire russe), escortés, de trois officiers, nous partons prendre le train à la gare de Gorki. Les compartiments sont équipés pour de longs trajets, avec des banquettes superposées qui permettent aux voyageurs de s'allonger. La température intérieure est agréable, la circulation se refait dans mes pieds qui avaient eu très froid. La température extérieure avoisine les moins 25 à moins 30°. Ce réchauffement provoque des douleurs qui sont presque insupportables.

Dans un sac en toile de jute nous transportons notre ravitaillement, à savoir du pain et des légumes secs. Pour le pain, pas de problèmes, il est toujours mangeable, mais aucune possibilité de faire un potage. Arrivés à Moscou au milieu de la nuit, assis sur des sièges, dans le grand hall de la gare, nous attendons la suite des événements.

Si je dis nous, c'est que nous sommes en tout sept hommes. Nos accompagnateurs sont partis ailleurs. Le hall est presque désert. C'est un beau bâtiment. Sur la façade principale se trouve le portrait de Staline sur 6 à 8 mètres de haut. Vers le matin trois femmes, seaux, serpillères et balais à la main, font leur apparition, pour nettoyer le carrelage du sol. Huit heures, et voilà que nos accompagnateurs, nos trois officiers, apparaissent. Ils nous font signe de les suivre.

Ils nous précèdent et j'ai de la peine à ne pas me laisser distancer. Nous descendons les escaliers du métro. C'est une construction luxueuse, mais nous ne pouvons pas aller plus loin, et malgré les efforts de nos accompagnateurs, on nous interdit le passage. Nous rebroussons chemin. Je crois en avoir compris la raison : notre sac de provisions n'est nullement décoratif, peut-être même encombrant. Dans la rue circulent des tramways et c'est dans l'un d'eux que nous montons. Sur les banquettes sont assise des femmes, des enfants, des vieillards. Quelques mots d'un de nos officiers, ils se lèvent et nous invitent à prendre place. Il y a des choses qu'il ne faut pas chercher à comprendre, d'ailleurs je ne le fais plus depuis longtemps.

Je vois une vaste place, et derrière, le mur d'un grand bâtiment avec des coupoles et des clochers en forme d'oignon. En d'autres circonstances, avec un ventre moins vide, ce que je vois m'aurait intéressé davantage, mais je ne jette qu'un coup d'œil furtif, mes préoccupations sont ailleurs. C'est peut-être la Place Rouge, pour la couleur tout est blanc de neige.

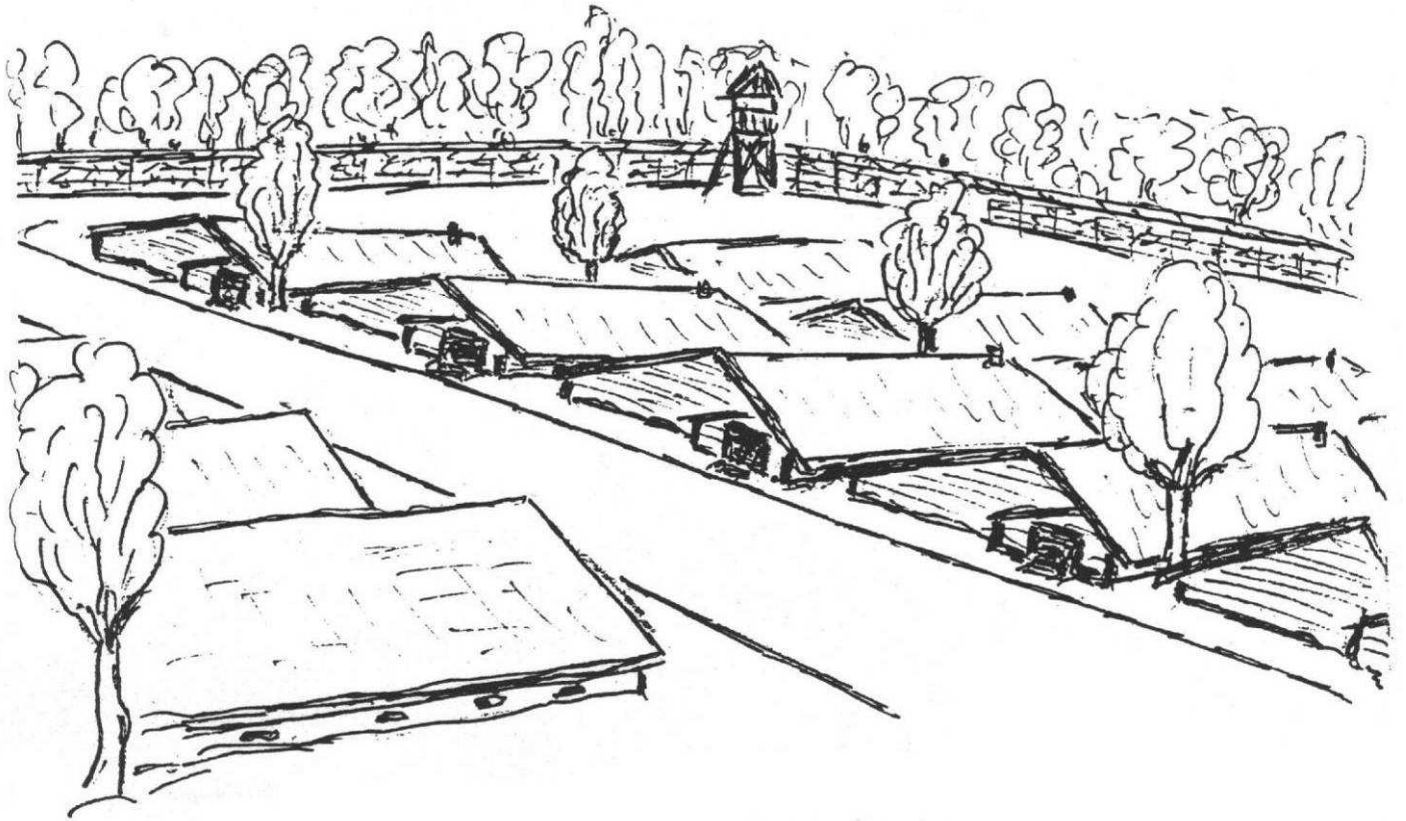
Les déplacements d'un camp à l'autre sont pénibles. En général la ration de pain quotidienne est la seule chose qui garnit notre estomac. Le nouveau camp récupère ce que nous n'avons pu consommer et nous jeûnons la première journée, parce que nous ne figurons pas encore sur ses effectifs. Le scénario se répète une fois de plus à l'arrivée à Tambow.

A la vue du camp, je me sens mal. Je viens de quitter celui de Gorki pour retrouver la même chose ici, avec cette différence que les occupants de ce camp sont des Français qui ont été incorporés de force dans l'armée allemande.

J'apprends qu'un premier départ de 1.500 hommes avait bien eu lieu pour rejoindre les Alliés en Afrique du Nord. Et dire que j'aurais pu en faire partie, si la maladie et les épreuves endurées n'avaient pas fait obstacle.

Comme ailleurs, le camp est administré par des prisonniers et supervisé par les Russes. Lors des premiers rassemblements qui ont lieu tous les jours et pendant lesquels nous sommes comptés et recomptés – il ne faut pas de manquants – je remarque, à mon grand étonnement, des uniformes de gradés de l'armée française. Ce sont les chefs de camp et des cadres. Bien sûr ils sont prisonniers comme nous,

mais eu égard à leur fonction, ils sont privilégiés, au même titre que ceux de la cuisine ou certains artisans tels que tailleurs, coiffeurs, dentistes. Ces derniers travaillent un peu pour les Russes, mais aussi et surtout pour le camp, d'où la possibilité pour certains de se faire confectionner un uniforme.



TAMBOW

Tout privilège engendre, dans une certaine mesure, la convoitise et parfois même la haine. Nos chefs de camp ou de baraque peuvent servir utilement leurs camarades, mais ils peuvent aussi leur causer beaucoup de torts. L'été dernier, j'ai eu l'occasion d'assister à une démonstration de ce genre. J'étais assis dans mon lit, dans une pièce contigue à la cuisine, en attendant la distribution du repas. Une porte-fenêtre servait de passe-plat, un homme grand et fort, un Roumain (on voyait qu'il était bien nourri) remplissait cette fonction. Il était penché dans cette ouverture, en pleine discussion avec une personne de la cuisine. Surgit un homme armé d'une hache, s'approche furtivement du Roumain et, je n'en crois pas mes yeux, tout porte à croire qu'il veut abattre notre Roumain à coups de hache.

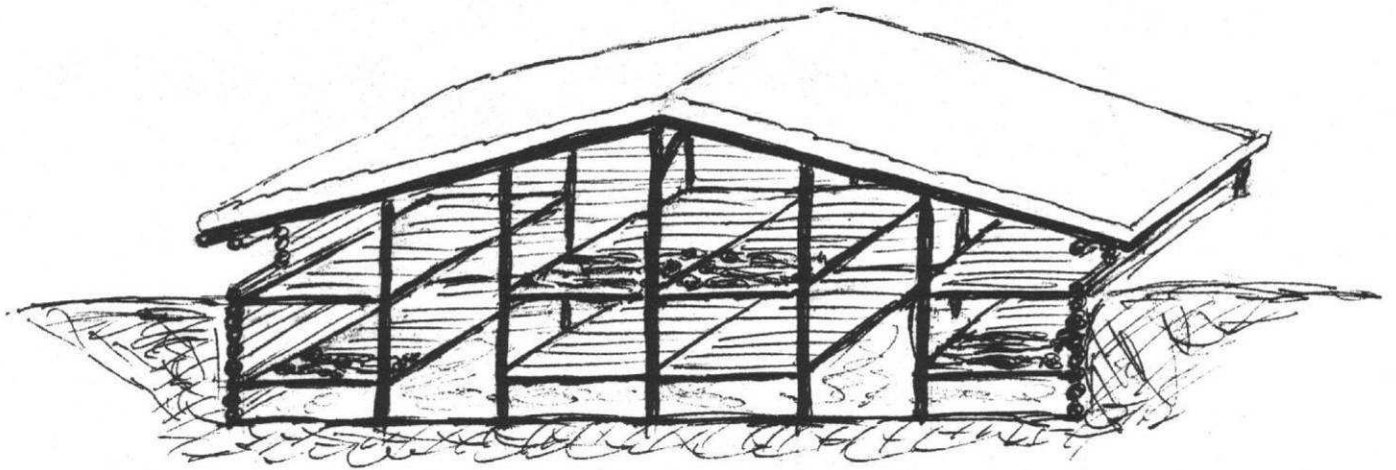
C'est tellement absurde et inattendu ; mais, alors que la hache s'abat, l'homme visé se redresse et subitement, conscient du danger, dévie la hache avec son bras

d'un réflexe rapide. Le tranchant de celle-ci glisse le long de son vêtement sans lui faire grand mal.

C'est en pleine forêt que ce camp avait été installé et il pouvait recevoir quelques milliers de prisonniers. Les baraques ressemblent à celles que je viens de quitter, enfouies en partie dans le sol et recouvertes de terre, avec de petits soupiraux sur les côtés. A l'intérieur c'est comme une cave, sans aucune protection contre l'humidité, sur ce sol en terre battue. Il y a quatre rangées de ces mêmes couchages en bois, sur deux niveaux. Comme toujours, paillasses et couvertures sont inexistantes. Nous devons nous contenter de ce que nous avons sur le dos. Pour dormir il y a obligation d'enlever les chaussures et c'est, serrés les uns contre les autres, vu le nombre d'occupants de la baraque, que nous arrivons à maintenir une température intérieure supportable. Obsédés et tenaillés par la faim, nos sujets de conversation sont le plus souvent centrés sur la cuisine, les menus, le souvenir de tel bon repas, comment cuisiner ce mets ou cet autre. De jour comme de nuit, il y a un va-et-vient continu dans les couloirs de la baraque. Malgré le peu que nous mangeons, le besoin de se soulager se fait subitement sentir. Dans nos moments d'inaction, l'envie de dormir nous domine et nous passons ainsi bien des heures à sommeiller sans toutefois être tranquilles. En effet, le sol de cette forêt est sablonneux et infesté de puces. Si encore ces dernières nous laissaient en paix une partie de la journée ou de la nuit, mais non, elles nous dévorent sans respecter aucun horaire.

J'avais découvert une baraque inoccupée. Avec un camarade nous nous y rendons de nuit sans nous faire remarquer, espérant y trouver quelques heures de sommeil sans être dérangés par ces bestioles. Mon raisonnement était le suivant : faute d'occupants ces puces ont dû chercher leurs victimes ailleurs. Couché sur les planches, je n'ai pas le temps de m'endormir, j'ai l'impression d'être pris d'assaut par des centaines de puces à la fois. Descendre de la couchette, courir dehors, enlever nos vêtements, les chiffons que nous portons à nos pieds en guise de chaussettes, les secouer pour chasser les intrus, tout cela est fait en un instant. Un beau clair de lune nous facilite la tâche. Nous retournons à notre baraque convaincus que le grand nombre d'occupants de celle-ci partagera plus équitablement cette vermine entre nous.

Avec un camarade nous cherchons à connaître le camp. On parle d'un foyer, d'une bibliothèque. Nous trouvons une petite baraque avec une table, un banc, soi-disant pour lire et écrire. Une note affichée au mur fait état de la prochaine possibilité d'écrire à nos parents par l'intermédiaire de la Croix-Rouge. Essayez toujours, les circulaires de propagande ne manquent pas non plus. Je n'ai pas l'intention de retourner dans ce lieu.



Coupe d'une baraque. Environ 30 x 10 m. Contenait jusqu'à 450 P.G.

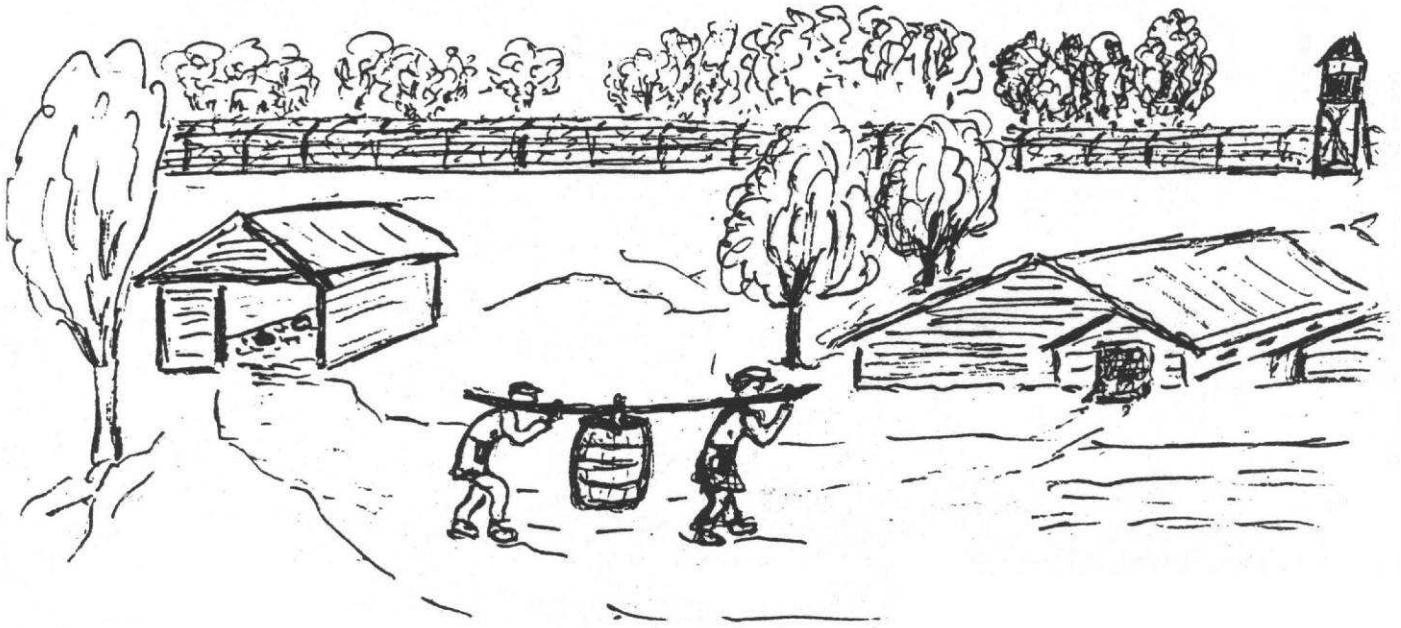
Pour le moment je suis dispensé de corvée, je marche difficilement, les extrémités des grands orteils ont été gelés. Une petite couche commence à noircir et pourrir ; cela sent mauvais et c'est très douloureux au toucher.

Je me trouve près de la porte du camp lorsque je vois rentrer un commando de travail, certainement le dernier. Ils ne sont pas nombreux, des misérables, enveloppés dans leurs manteaux et dans ce qui les protège du froid. Ils tirent un traîneau sur lequel sont couchés pêle-mêle quatre hommes, un pied par-ci, par-là, traînant dans la neige. On dirait qu'ils sont morts, mais je vois un bras qui bouge, un peu de vie qui se manifeste encore, mais pour combien de temps ?

D'après les échos qui me sont parvenus, ce que je viens de voir n'a rien d'exceptionnel. A plaindre sont ceux qui partent avec un commando pour travailler à la construction d'un barrage, ou dans une carrière, ou même comme bûcherons, avec les normes de rendement qui leur sont imposées. Souvent leurs rations quotidiennes sont plus maigres que celles reçues au camp. Moi qui avais, comme tant de camarades, rêvé d'un camp exceptionnel (camp des Français) où, traités comme des alliés, la vie des prisonniers serait plus supportable, je suis très déçu.

Parmi les différentes corvées du camp, celle qui consiste à vider les chiottes comme on les appelle, était à mon avis la plus dure, le plus souvent réservée à ceux qui étaient punis, car des délits définis et sanctionnés par nos chefs compatriotes, il y en avait. C'est dans un tonneau suspendu à une perche et porté par deux hommes qu'on transportait le contenu de la fosse hors du camp pour le vider. Une occupation qui pouvait durer plusieurs jours. Celui qui n'est pas robuste peut y laisser sa peau.

J'ai appris que la baraque 22 servait de dépôt pour les morts avant qu'ils ne soient enterrés. Je cède la place à la curiosité et je vais voir, si ce que j'ai entendu, correspond à la réalité. Arrivé à la baraque, je jette un coup d'œil et, effectivement, des corps nus, d'une maigreur effarante, sont allongés à même le sol. Sur le corps le plus proche je vois inscrit à l'encre, sur la cuisse, un numéro. Je distingue également des traces d'excréments à l'anus : encore un qui est mort de la dysenterie.



Corvée de chiottes

Les latrines sont très visitées et d'épaisses couches de glace se forment autour des trous destinés à recevoir nos besoins. Lors d'un clair de lune, je vois des camarades aller par ce chemin, à tâtons comme des aveugles. Je ne comprends pas, il fait pourtant assez clair. Quelques jours plus tard, je me trouve dans le même état : sitôt le jour disparu, je ne vois plus rien, tout est noir. Faut-il en chercher la cause dans notre état de sous-nutrition ? Depuis quatre semaines nous ne mangeons que du maïs, du pain jaune, un peu de potage jaune, du kacha jaune.

Notre baraque est de corvée de bois, pour la cuisine comme pour les baraques, bien que celles-ci soient chauffées avec parcimonie. N'ayant pu me soustraire à cette corvée, je fais partie de cette centaine d'hommes qui se mettent en route à travers la forêt couverte de neige. Au bout d'une heure de marche, nous arrivons à l'endroit où une coupe de bois a été effectuée. Des bouts de branches dépassent de la neige. Nous sommes enfoncés jusqu'à la taille dans cette poudre verglacée pour dégager ces

branches. Puis chacun se met en route en tirant derrière lui le tas qu'il a réuni.

Ce fut une expérience pénible, le maximum de mes forces a été mis à contribution, et des douleurs se font sentir du côté du cœur. Heureusement nous n'avons effectué qu'un seul voyage. Il peut arriver qu'un deuxième suive. Ici nous sommes tous à la même enseigne. Il n'y a plus de distinction entre les riches et les pauvres, les intellectuels et les ouvriers, une seule préoccupation : survivre. Un seul besoin : se nourrir et se protéger du froid.

De nouveaux prisonniers rejoignent notre camp, parmi eux des camarades, des amis que nous avons perdus de vue, comme cet ami d'enfance, Edmond Kapp. Il me raconte son odyssée. Dans le camp où il avait séjourné auparavant, on avait pris en considération sa profession de dentiste. Il avait pu exercer, se rendre utile, et ses conditions de vie avaient été d'autant améliorées. En arrivant ici, chez ses compatriotes, il a déchanté. Tandis que nos chefs français gardaient une coupe de cheveux décente, ils l'ont contraint à se faire couper les cheveux à ras. De leur part, une façon particulière de transmettre un message.

Un camarade du bassin minier de Lorraine avec lequel j'ai parcouru un bout de chemin a été pris de fièvre. Combien de fois n'avions nous pas discuté ensemble, assis sur nos planches dans un coin de la baraque, en attendant que le temps passe. Tous les sujets possibles ont été abordés : le passé, le travail d'avenir, Dieu... Cet ami a été transféré pour des soins dans un autre lieu et il n'est plus revenu. La hantise : tomber malade. Dans une telle situation, la vie tient à peu de choses.

Sur le plan hygiène, nous ne sommes pas difficiles : un camarade est atteint d'un abcès sous le bras ; assis sur sa planche, il laisse couler le pus sur le sol de terre battue. Ce qui nous inquiète le plus, c'est notre camarade. Pourvu qu'il guérisse... Comme dans les camps précédents, une fois par mois nos vêtements passent à l'étuve (question de tuer la vermine), tandis que nous avons la possibilité de nous laver. Lavabos ou installations sanitaires sont inexistantes.

J'apprends qu'en pelant des pommes de terre pour la cuisine on peut gagner une assiette de soupe. Je m'y rends un soir, une quinzaine de camarades sont là. La surveillance est rigoureuse et au bout de deux heures de travail, je me rends compte qu'il nous reste encore beaucoup à faire pour obtenir le peu de potage. J'abandonne, estimant que l'énergie dépensée n'est pas en rapport avec ce qu'on reçoit.

A l'heure des repas, dans presque toutes les baraques la nourriture est cherchée à la cuisine et transportée par deux hommes dans un tonneau pour être distribuée dans la baraque. A part notre portion de pain humide et lourd on nous donne un peu de potage très clair où nagent quelques arêtes de poisson, et à midi un petit

supplément, une cuillerée de kacha, c'est-à-dire une purée de millet, de pommes de terre, de chou. C'est toujours un moment important et attendu où règne une certaine tension. C'est un art que de savoir donner à chacun la même quantité, sans que l'un ou l'autre ne se sente frustré. Les regards qui observent en disent long. Moi-même j'ai l'impression que les derniers sont mieux servis et parmi eux celui qui fait la distribution, ainsi que le chef de baraque. J'exprime mon mécontentement, je discute avec le chef de baraque et je lui suggère que certainement j'arriverai à faire mieux. Ce soir le repas consiste en une cuillerée de choux et c'est moi qui vais faire la distribution. Après que la moitié des camarades aient reçus leur ration, je m'aperçois que j'ai été trop large, trop généreux. Je réduis les portions, mais les affamés ne sont pas dupes. Plus d'un manifeste son mécontentement. En fin de compte ce soir, après tout l'effort fourni, ma portion est très réduite et je me suis promis que dorénavant je me tairai et laisserai ce genre d'occupation à d'autres.

Nous sommes en février et une fois de plus notre baraque est de corvée de bois. Il fait toujours très froid et ces derniers jours il a beaucoup neigé. La nouvelle est mauvaise pour moi car je ne me sens pas de taille à affronter un tel effort. Je tente l'impossible auprès du chef de notre baraque, un camarade de lycée que je connaissais de vue, afin de trouver une solution pour pouvoir me soustraire à cette sortie. Il est possible de se porter malade à condition d'être très fiévreux. Les malades sont hospitalisés ailleurs et pratiquement n'en reviennent jamais. Rien à faire, il faut que je sorte demain. Je suis couché sur les planches et je n'arrive pas à dormir, hanté par ce qui m'attend le lendemain. Le pire est à redouter. En pensée, je revois le chemin parcouru, le premier hiver qui avait coûté la vie à tant de compagnons, alors que moi-même j'ai survécu à toutes les difficultés. Disfonctionnement de l'estomac, dysenterie, rhumatismes articulaires avec ses répercussions sur le cœur, crises de paludisme, froid, sous-nutrition au point d'être aveugle de nuit. Maintenant que ce deuxième hiver va céder bientôt la place au printemps et que la guerre touche à son terme, devrais-je subir le sort de tant d'autres malheureux ? Dans ma détresse je m'adresse à Dieu : « *Seigneur, j'ai tout tenté et je ne sais plus que faire, il ne me reste que toi ; ton secours est-il possible ?* ». Au cours de la nuit un camarade entre dans la baraque. Il doit chercher trois hommes, nominativement désignés. Je suis l'un de ces trois. Un camp voisin du nôtre est occupé par des Italiens. Leurs bols de soupe sont distribués dans une grande baraque servant de réfectoire. Une épidémie a été constatée chez eux et ils ont été mis en quarantaine. Ce réfectoire nous servira à présent, à nous français, car jusqu'ici notre potage était transporté dans des tonneaux et distribué dans les baraques.

J'ai donc été appelé pour travailler dans ce réfectoire, ce qui venait certainement

des autorités russes, pour en faire bénéficier les prisonniers les plus anciennement en captivité. Une chose impensable si nos chefs, prisonniers comme nous, avaient eu à décider. Je n'ai pas de relations suffisantes pour obtenir une telle faveur.

Du jour au lendemain tout change pour moi : un petit travail derrière un comptoir, je lave les bols en bois qui ont servi, pour servir aux suivants. Une occupation tout à fait visible par ceux qui sont attablés. Cela leur donne l'impression de manger dans des bols propres, même si parfois il n'y a pas d'eau pour les nettoyer. Etant à la source, je mange un peu plus et j'ai toutes les raisons d'être satisfait et de dire « *Merci !* » au Seigneur.

L'année précédente, j'avais rencontré un homme, un Roumain, qui n'oubliait jamais de dire merci au Seigneur pour le peu de nourriture qu'il recevait. J'admirais cet homme qui avait su garder une foi et des principes même dans les mauvais jours. Les mois passent, ma santé s'améliore. Il m'arrive de partager mon pain avec des camarades.

Un dimanche, une fête est organisée en présence des autorités : sketches et chants se succèdent, même un orchestre a été improvisé. Un ancien prisonnier des Allemands, libéré par les Russes en Prusse Orientale et amené à Tambow, interprète un refrain folklorique : « *Trois jeunes tambours s'en revenant de guerre...* » mais adapté à notre situation : Le jeune prince est fils d'Oscar Mayer qui possède trois navires chargés de corned beef (des noms très connus car les boîtes de conserves vides traînent autour des cuisines). Avec la notion des valeurs que nous avons en ce moment, on est vraiment fils de roi, si ce dernier possède tellement de bonnes choses à manger. La guerre va vers son terme, c'est sans doute une des raisons pour lesquelles cette fête a été organisée. Il faut aussi remonter le moral et entretenir l'espoir que la vie va redémarrer.

Le printemps est là, la neige a fondu grâce à un soleil que nous voyons de plus en plus longtemps. La forêt a repris des couleurs. Je remarque même des oiseaux et j'ai du plaisir à les entendre chanter. C'est bon signe, ma santé s'est améliorée. Plusieurs commandos de travail sont déjà partis. C'est après une visite médicale, qui consiste à savoir si l'on est apte au travail ou non, que se forment ces commandos. Cette visite est faite par la doctoresse qui tâte notre peau pour voir l'épaisseur des tissus qui sont dessous et regarde nos fesses pour en apprécier le volume. Après avoir jeté un coup d'œil sur les miennes, elle les juge assez rondes pour me déclarer apte, sans même s'occuper de ma peau. Je quitte le camp. Une ferme qui fait de la culture de pommes de terre nous a « embauchés ».

Là une surprise à laquelle je ne m'attendais absolument pas : parmi la

cinquantaine d'hommes du groupe avec qui je quitte le camp, se trouve un vieil ami, Aimé Dellenbach. Des quatre que nous étions en désertant les lignes allemandes, j'en ai vu mourir deux. Et en voilà un qui, comme moi, a survécu. Il me raconte ses aventures.

Suite au transport qui a été fatal à beaucoup, Aimé était resté dans un état physique satisfaisant et les Russes avaient jugé qu'il pouvait faire partie d'un commando de travail. Il a séjourné dans les forêts de l'Oural, effectuant des travaux de bûcheron. Des temps qui ont été très durs pour lui : *« Tu sais, me dit-il, les soldats étaient à nos côtés, moins pour nous garder que pour nous protéger des loups »*. L'alliance qu'il portait au doigt et qu'il avait pu dissimuler et garder assez longtemps lui a finalement été enlevée par un gardien. Il a été mis en demeure d'ôter son alliance mais n'était pas arrivé à la glisser hors de son doigt. Sans façon, le soldat sort son couteau de sa poche et veut lui couper le doigt. *« Tu penses, me dit Aimé, ma bague, j'ai réussi à la faire glisser, même si j'y ai laissé un peu de peau. C'était toujours mieux que de perdre un doigt »*.

Vider des silos de pommes de terre, parfaitement conservés grâce au froid (2 à 4° centigrades), travailler dans les champs : voilà nos occupations. Une cave à moitié enfouie sous terre, avec un peu de paille, nous sert de dortoir. La nourriture n'est guère mieux qu'au camp, un petit extra de temps en temps, parfois un poisson plus ou moins gros, même s'il est mauvais, il est chaleureusement accepté.

Après quelques semaines, nous faisons les foins dans une autre ferme collective. A pieds ou transportés par camions, nous nous déplaçons d'un endroit à un autre. La surveillance est assez relâchée. Nous traversons un village, c'est jour de marché. Nous avons la possibilité de nous mêler à la population et voir ce qui se vend. Fruits, légumes, volailles, chacun cherche à monnayer son bout de terre ou de jardin auquel il a droit. Toutes ces choses nous font envie. Tiens, un œuf ! Avec quel plaisir je le consommerais. Nous sommes réduits à regarder, nous n'avons pas un kopeck en poche. Le temps passe, l'été est là et nous nous retrouvons dans une ferme spécialisée dans la culture des céréales.

La guerre avec l'Allemagne est terminée, les civils nous l'ont appris. *« Woina kaputt, disent-ils, bientôt vous retournerez chez vous »* (woina : guerre). Etait-ce pour cette raison que la surveillance se relâchait ? Un paysan armé d'un fusil dort avec nous dans le hangar qui nous sert d'abri. A quelques pas, de grands tas de blé venant d'être récoltés attendent d'être transportés dans des silos. J'ai l'impression que ce n'est pas nous qui sommes gardés, mais le blé.

J'en ai la conviction en me trouvant nez à nez avec un fusil braqué sur moi alors

que, justement, j'allais pénétrer dans un verger que j'avais repéré dans les environs. Les pommes, belles et attirantes, m'invitaient à aller les cueillir. A peine ai-je fait quelques pas vers elles qu'un garde avec son arme me fait changer d'avis et de direction.

Avec trois camarades nous sommes chargés de vider une grande cuve des restes d'une conserve de cornichons. Nos caleçons sont noués et fermés en bas de la jambe, une précaution en prévision d'une éventuelle chose à glaner. Au fur et à mesure que nous vidons les seaux, nos pas deviennent plus lourds, notre cachette se remplit, le kolkhozien qui nous surveille n'est certainement pas dupe, mais il ne dit rien. Il fait même mieux : il augmente notre stock, par sa générosité, une fois le travail terminé. Quelle satisfaction et quel bien-être que de sentir son estomac plein, même si ce ne sont que des cornichons. Durant la nuit je suis pris d'un malaise et j'ai juste le temps de courir jusqu'à la porte du hangar pour vomir. Stupéfaction des camarades qui, le matin, découvrent ce gros tas. Qui a bien pu faire cela ?

Situé à une vingtaine de mètres en face du hangar, le champ de tournesol est un bon endroit pour se cacher. Ces derniers jours, à plusieurs reprises, j'y ai cuit des pommes de terre. Ces tournesols sont tellement grands, entre deux et trois mètres de haut, que la fumée de mon petit feu n'est guère repérable.

C'est de nuit, en rampant à travers champs, que nous allions rejoindre un champ de pommes de terre. Couché dans un sillon, je cherche les tubercules et je remplis mes poches. Cette fois-ci, n'ayant pas envie de ramper, nous les prenons, Aimé et moi, debout sur le chemin du retour. Brusquement apparaît au clair de lune un cavalier, le type même du Mongol : les yeux bridés, une casquette pointue, à la main une perche qui ressemble à une lance. Je me dis : « *voilà, nous sommes faits* ». Arrivés à notre hauteur, il nous parle en russe et pointe son doigt vers une direction. Instinctivement Aimé lui répond : « *Da, da* » (oui, oui) en lui montrant la même direction. Le voilà qui, sans un mot, continue sa route, à notre grand soulagement.

C'est le matin, à midi et le soir, alignés devant le hangar, que se faisait l'appel et la répartition dans les différents groupes de travail. J'avais remarqué que nos gardiens n'étaient nullement inquiets si le matin ou à midi nous n'étions pas au grand complet, vu que quelques-uns des nôtres avaient déjà pu être affectés à une occupation, mais le soir la présence de tous était de rigueur. Je fais mon profit de cette observation. Avant l'appel, je me cache dans de hautes herbes à peu de distance du hangar et tout en faisant semblant de dormir, j'observe ce qui se passe. Une fois tout le monde parti, j'ai tout le loisir de retrouver mon champ de tournesol et une occupation que j'apprécie beaucoup, d'autant plus que j'ai pu subtiliser un peu de farine dans un

hangar voisin.

Aujourd'hui nous sommes embauchés, deux camarades et moi, à la cuisine. Notre travail consiste à déterrer des pommes de terre et en approvisionner cette dernière. Le champ se trouve derrière une petite colline pas loin du bâtiment. Je ne sais, est-ce l'instinct de conservation ou autre chose. Notre première réaction consiste à trouver le moyen de faire cuire à notre profit quelques-uns de ces tubercules. Dans nos boîtes de conserves que nous portons toujours avec nous, les pommes de terre sont préparées pour la cuisson. L'un d'entre nous va à la cuisine demander du feu sous prétexte d'allumer une cigarette, drôle de cigarette à la russe, un petit cornet en papier journal rempli de tout ce qui peut brûler en faisant de la fumée. Nous apprécions fort ce supplément à notre ordinaire, qui ne dure qu'un jour. Les Russes ont dû se dire qu'il n'y a pas de fumée sans feu. Ils sont venus voir et tout était terminé. Les solutions trouvées pour améliorer notre menu habituel ne durent jamais longtemps.

Début septembre, la nouvelle court que des transports de rapatriement ont déjà eu lieu. Je suis inquiet, il faut à tout prix que je rentre au camp. Je discute avec Aimé. Il n'est pas de mon avis, ses expériences passées l'ont rendu sceptique et très prudent. Il sait qu'ici sur le kolkhoze on est bien par rapport à d'autres commandos de travail et entrer au camp c'est courir le risque de se retrouver ailleurs, en plus mal. Je ne résiste pas à la tentation d'essayer de rentrer au camp. Je simule le malade et me voilà en route vers le camp, à bord d'une camionnette.

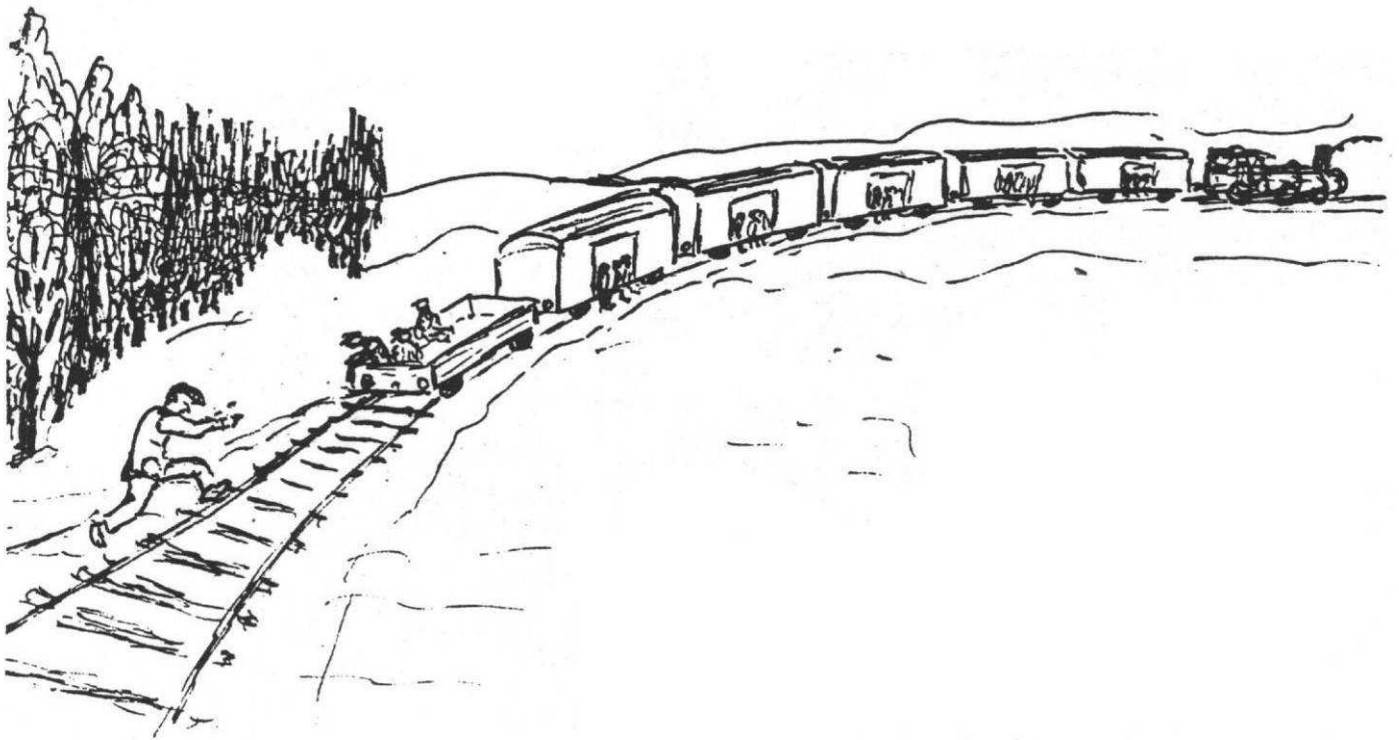
Il me semble à moitié vide, plus de chef de camp français, plus de chef de baraque, ils sont tous partis. Dans un endroit dégagé, je vois un attroupement de camarades autour d'une table où est assis un officier russe. Je m'approche. Il est en train de lire des noms. Je me renseigne et j'apprends qu'un transport de rapatriement est en formation. Il appelle par leur nom les camarades qui doivent en faire partie. Je reste là, j'écoute attentivement, tendu, dans la crainte de rater mon appel. Mon nom est prononcé. Je réponds « *Présent !* » comme jamais je ne l'ai fait, et je rejoins une autre partie du camp réservée aux partants.

Autant que je sache, les premiers sont partis en juillet. C'étaient ceux qui étaient depuis le plus longtemps en captivité, ainsi que les Français faits prisonniers par les Allemands et libérés par les Russes. J'aurais dû être du nombre, trois fois mon nom a été prononcé sans que je sois là.

Durant ces deux années de captivité, j'ai pris l'habitude d'attendre. Cette fois-ci c'est différent. Peu importe que l'estomac soit vide, pourvu que l'on parte. Effectivement, après une journée d'attente au bord des rails, le train arrive et nous

voilà, soulagés, en route. Un contretemps est toujours possible. Nous sommes dans des wagons de marchandises, je perçois le bruit régulier du train, comme une douce mélodie qui ne m'empêche nullement de dormir. Plusieurs jours passent, le train s'arrête souvent une demi-journée, parfois plus, sur une voie isolée en pleine nature.

Nous sommes obligés de nous ravitailler nous-mêmes. Le pain ne suffit pas à satisfaire nos besoins. Dès que le train s'arrête nous sautons comme une nuée de moineaux sur les bas-côtés (nous ne sommes plus gardés) pour chercher de quoi manger. Il n'est pas rare qu'un champ de pommes de terre nous rende ce grand service. Tout le long du train, des deux côtés, des feux s'allument et les pommes de terre sont cuites dans nos boîtes de conserve. L'eau, nous la prenons n'importe où, le plus souvent dans un caniveau ou une flaque.



Impensable de rater le train de la liberté !

Avec deux camarades je fais une reconnaissance dans les environs. Nous ne perdons pas de vue le train, qui nous signale le départ par trois fois, ce qui permet aux « voyageurs » d'éteindre leurs feux et d'embarquer. Il se met en marche, lentement sur une assez grande distance. Nous n'avons rien entendu, mais nous voyons nos camarades sauter dans le train. Nous courrons aussi vite que nous le permettent notre énergie et nos forces, mes compagnons sont plus robustes, donc plus rapides. Ils me demandent, je suis le dernier. Nous nous rapprochons, mes deux camarades arrivent à s'accrocher au dernier wagon, une plate-forme. Je suis à une vingtaine de

mètres, mon cœur bat très fort, mais la pensée que je puisse rater ce train est insupportable. C'est la liberté qui s'en va. Mètre par mètre je progresse, Seigneur, pourvu que je tienne le coup, pourvu que je ne trébuche pas, encore un mètre, des mains se tendent vers moi. Dans un ultime effort, je m'agrippe. On me hisse sur le plateau. Couché, la bouche ouverte, j'attends de reprendre mon souffle et que le cœur veuille bien se calmer.

Une fois de plus nous sommes arrêtés en pleine campagne. Au loin, à une centaine de mètres, j'aperçois une petite maisonnette seule, isolée dans la nature. C'est ce genre de maison à une ou deux pièces avec sur le côté un préau, comme on les rencontre assez souvent dans ces régions. Il faudrait que j'aie vu, peut-être, qui sait, je pourrais trouver quelque chose. Aimé m'avait souvent reproché de ne savoir tendre la main et susciter la compassion d'un civil que les circonstances avaient mis sur mon chemin.

Je m'approche de la chaumière avec l'intention de demander la charité. Tout près de la porte, j'entends des voix venant de l'intérieur. Mon cœur bat très fort rien qu'à la pensée de demander l'aumône. En laissant promener mes regards aux alentours sous le préau, je vois un tas de pommes de terre. Elles ne sont pas très grosses. La tentation est forte.

Il faut que je me serve. Inutile de déranger qui que ce soit. Avec beaucoup de précautions, je remplis mes poches, puis doucement, en espérant que tout se passe bien, je m'éloigne, quand même un peu honteux de ce que je viens de faire.

Il y a quinze jours que nous sommes partis. Nous avons changé de train, la voie est plus étroite. Nous devons être en Pologne. Nous sommes arrêtés aux abords d'une ville pour une ou deux heures. Un camarade et moi, tôt le matin, nous quittons le convoi et nous nous engageons dans une ruelle déserte avec l'espoir de trouver quelque chose à manger. Voilà qu'au bout de la rue apparaît une jeune dame, une belle apparition, contraste frappant avec nous, sales, barbus, des plaies sur le visage (j'ai du pus qui coule du menton, résultat d'une infection imputable à notre mode de vie). Sans hésitation elle marche vers nous et, à notre grande stupéfaction, elle ouvre son sac à main, en sort deux gâteaux et avec le sourire nous les donne. Sans un mot elle continue son chemin. Surpris, nous avons à peine le temps de formuler un merci. Elle nous a donné son petit déjeuner. Heureux, nous retournons au train.

Francfort-sur-Oder est le terminus provisoire du convoi. En traversant la ville à pieds, nous sommes arrêtés par un cortège funèbre qui passe sous nos yeux. Sur un grand engin de l'armée sont couchés, comme dans un vaste lit, deux officiers supérieurs russes. Ils sont morts. On voit des traces de sang coagulé sur leur visage.

Dans nos rangs une rumeur se répand rapidement : on les a assassinés. Peut-être qu'on va nous prendre en otage et faire des représailles. L'inquiétude nous gagne car aussi longtemps que nous sommes sous l'autorité russe, notre liberté n'est pas garantie. Soulagés quelque peu nous prenons le chemin d'une caserne où nous avons droit à une douche. Nus et encore mouillés, nous passons devant un comptoir. On nous donne des chaussures, des chemises, des pantalons, des vestes... en estimant au jugé, taille et pointure. Les vêtements sous les bras nous sortons. Nous sommes en octobre et un petit vent glacial nous pique la peau et nous incite à accélérer notre habillage.

Après que le convoi ait été reformé, nous voici en gare de Berlin. Ces derniers jours nous avons pas mal jeuné et je pars à la découverte des alentours immédiats. Voilà qu'on m'appelle : « *Hé, Studer, viens, la Croix-Rouge française veut t'emmener* ». En effet, une ambulance est là, cinq, six malades y sont déjà. Je refuse, je sais que pour quitter Berlin il faut traverser la zone occupée par les Russes et, tant que l'on peut voir un uniforme de l'armée rouge, tout est possible. Finalement, je me laisse convaincre et je monte dans l'ambulance.

Bien m'en prend, chacun reçoit, à notre grande stupéfaction, un colis. Comme les autres, je l'ouvre et j'y découvre des biscuits, du chocolat et bien d'autres choses. Je crois rêver. Nous ne sommes plus habitués à tant de richesses et nous ne nous attardons pas à les regarder. Déposés au Consulat de France où la mauvaise odeur que dégage l'un de nous, car il a « décoré » l'intérieur de son pantalon, nous fait conduire à l'hôpital militaire. Après avoir pris une bonne douche et nous être couchés dans un lit avec draps blancs, oreiller et couverture, je me sens bien. Nous sommes aux soins attentifs des infirmières.

Vers le soir, l'une d'elle passe et demande qui est assez valide pour faire le voyage en avion vers Paris. Je n'en crois pas mes oreilles. Je demande des explications. Il n'y a pas d'erreur. Bien sûr nous nous trouvons tous très bien. Elle en prend note afin de préparer les formalités. Il paraît que le départ est pour le lendemain après-midi.

Revêtu d'un uniforme français tout neuf, je sors en ville, ou plutôt ce qu'il en reste, à la recherche d'un barbier. Entre quelques maisons en ruine, je trouve un coiffeur que j'ai quelque peine à convaincre de me raser : « *Prenez un vieux rasoir, ne craignez rien, même si vous me faites saigner un peu à cause des plaies, ça ne fait rien* », lui dis-je, « *j'ai besoin de ressembler de nouveau à un homme normal* ». Il exécute son travail sans trop de dommages, je le remercie et le paie. La Croix-Rouge nous a donné un peu d'argent de poche.

Tempelhof, l'aéroport américain. Nous y sommes au courant de l'après-midi et attendons l'arrivée de l'avion militaire qui, en principe, effectue deux voyages Paris-Berlin par jour. En attendant la venue de l'avion, nous partons à la découverte des lieux. Voilà une cantine où, à mon étonnement, deux de nos camarades sont déjà attablés. En un rien de temps, nous sommes à leurs côtés, devant nous un grand plateau de beignets et du café au lait. Nous sommes servis par deux hôtes et tout est gratuit. Ce changement brutal des conditions de vie me laisse rêveur, je ne cherche pas à comprendre. Comme l'avion tarde à venir, nous faisons durer le plaisir.

Nous rentrons à l'hôpital, le vol est remis au lendemain matin. Nous sommes au lit, assis, et on nous sert la repas du soir : du riz et de la sauce tomate. J'ai trop mangé de beignets, mon ventre est gonflé au point de me faire mal. Je ne peux rien avaler de plus, mais je suis terriblement tenté. Un aussi bon repas et ne pas pouvoir y toucher, ce n'est pas possible. Il faut à tout prix que je me débarrasse du trop-plein de beignets, que je n'arriverai sans doute pas à digérer. Avec beaucoup de mal, très difficilement, j'arrive à vomir, ce qui me permet d'honorer un peu le repas du soir.

Retour à Tempelhof. Les beignets ne me tentent plus, j'en éprouve même une sorte de répulsion. Après trois heures de vol assis sur une banquette le long de la carlingue, nous voilà à Paris, au Bourget.

Le service de santé nous accueille avec une dose de DDT injectée dans nos sous-vêtements. Après un passage auprès des autorités militaires et un interrogatoire du Deuxième Bureau (car il faut montrer patte blanche), nous sommes libres dans les rues de Paris avec en poche un bon de transport pour nous rendre à Chalon-sur-Saône afin d'y être démobilisés. Et après deux jours, me voici dans le train, direction Colmar. Peu avant d'arriver, je vois par la fenêtre les trois châteaux d'Eguisheim. Rien n'a changé, tout me semble être comme je l'avais quitté. Ai-je rêvé ? Je me regarde dans un miroir, je vois mon visage encore tout boursoufflé, avec les traces des plaies, mes cheveux qui dépassent à peine un centimètre de longueur. Je tâte le haut du pantalon, il n'y a plus de rondeurs là où elles devraient être. L'émotion fait battre mon cœur plus rapidement. Non, ce n'était pas un rêve; c'est la réalité et mes pensées s'élèvent vers le ciel et je dis : « *Mon Dieu, merci d'être de retour* ».

Le train entre en gare de Colmar où une foule nombreuse nous attend sur le quai. Notre arrivée a certainement été signalée. Les uns vont retrouver un fils, un frère qui avait été porté disparu. Les autres attendent en vain, mais continuent à espérer : ce sera peut-être pour la prochaine fois ? Joie pour les uns, espoir déçu, mais non abandonné pour les autres. Avec mon uniforme tout neuf, je passe inaperçu. Tous les regards se portent vers ces visages et ces corps amaigris dans des costumes bon

marché qui leur avaient été remis à Chalon-sur-Saône. En hâte, je quitte le convoi. Je ne me pose même pas la question si on m'attend. A grands pas je prends le chemin de la maison, ce chemin que j'avais si souvent parcouru. C'est le début de l'après-midi, une journée d'automne bien ensoleillée. La porte de la maison est ouverte laissant pénétrer un peu de cette chaleur que la nature une fois encore nous accorde avant le froid de l'hiver, comme si on m'attendait. Les voilà tous réunis. Il est vrai, ils avaient reçu des nouvelles récentes qu'un camarade du voisinage libéré un peu plus tôt avait transmises, seul signe de vie reçu de moi depuis deux ans. Si le silence en dit parfois plus que les paroles, c'est bien le cas à ce moment-là. Chacun dans son for intérieur laisse cheminer ses pensées. Je devine celles de mes parents : « *Merci, Seigneur de ce que le dernier attendu soit de retour, sain et sauf* ». Mon frère Robert qui avait pu fuir l'incorporation de force était rentré au pays avec l'armée libératrice. Philippe, mon frère cadet qui avait déserté sur le front d'Italie avait eu le privilège d'embrasser les parents le lendemain de la libération de Colmar.

Certainement une pensée a effleuré leur esprit comme un éclair, pensée pour ceux qui ne sont plus. Ce frère aîné mort au service en 1938 d'une maladie contractée dans les fortins de la ligne Maginot, le long du Rhin. Jean, un jeune frère de 13 ans, la seule victime civile des bombardements allemands sur Colmar en 1940, au moment de l'invasion. Atteint d'un éclat d'obus il était parti lentement en perdant son sang, assisté de ses parents tenant sa main, impuissants devant ce drame. Mais rapidement la joie de se revoir reprend le dessus. Le silence est rompu, on a tellement de choses à se raconter. Les années funestes sont passées, la tragédie est terminée. Il reste des plaies à panser, qui seront difficiles à guérir. Il faut penser à l'avenir sans toutefois oublier les leçons du passé.

Paul STUDER
(Récit et dessins)

Livret réalisé par la Ville de Munster¹ à l'occasion du
8 mai 2009
avec l'aimable autorisation de l'auteur.

¹ Témoignage édité une première fois par le Centre documentaire de la Fédération des Anciens de Tambow en 1993.